



HAL
open science

Culturalisme et historiographie du Cambodge ancien : à propos de la hiérarchisation des sources de l'histoire khmère

Éric Bourdonneau

► To cite this version:

Éric Bourdonneau. Culturalisme et historiographie du Cambodge ancien : à propos de la hiérarchisation des sources de l'histoire khmère. Moussons: recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 2004, Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 7, pp.39-70. 10.4000/moussons.2469 . halshs-02531253

HAL Id: halshs-02531253

<https://shs.hal.science/halshs-02531253>

Submitted on 3 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Culturalisme et historiographie du Cambodge ancien : à propos de la hiérarchisation des sources de l'histoire khmère

Ranking Historical Sources and the Culturalist Approach in the Historiography of Ancient Cambodia

Eric Bourdonneau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/moussons/2469>

DOI : 10.4000/moussons.2469

ISSN : 2262-8363

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2004

Pagination : 39-70

ISBN : 2-7449-0507-0

ISSN : 1620-3224

Référence électronique

Eric Bourdonneau, « Culturalisme et historiographie du Cambodge ancien : à propos de la hiérarchisation des sources de l'histoire khmère », *Moussons* [En ligne], 7 | 2004, mis en ligne le 18 novembre 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/moussons/2469> ; DOI : 10.4000/moussons.2469



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Culturalisme et historiographie du Cambodge ancien : à propos de la hiérarchisation des sources de l'histoire khmère

Eric BOURDONNEAU*

« Bien que ce soient des coutumes lointaines, des mœurs étrangères, de loin je les loue avec une joie profonde »
(Réponse de l'empereur des Qi méridionaux à une supplique du roi Jayavarman du Funan, *Nanqishu*, trad. Pelliot 1903 : 261)

INTRODUCTION

Les années n'y suffisent pas : le nombre des publications consacrées à l'histoire du Cambodge ancien, dont on aura un aperçu en consultant l'introduction et le chapitre historiographique du récent ouvrage de Michael Vickery, reste somme toute assez faible – et d'autant plus réduit si l'on exclut du décompte les études portant sur l'histoire de l'Asie du sud-est dans son ensemble. La recherche historique sur le Cambodge ancien est une jeune discipline et c'est seulement en gardant à l'esprit cet état des lieux que l'on peut comprendre l'accueil très largement positif réservé à l'ouvrage de Vickery, *Society, Economics and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th-8th Centuries*, publié en 1998¹.

Le renouvellement de la recherche souhaité par cet auteur se veut radical : il s'agirait de rompre avec une historiographie en forme d'anomalie dans le paysage actuel

* L'auteur poursuit actuellement un doctorat d'archéologie à l'Université de Paris I Panthéon Sorbonne sur l'histoire du Funan conçue comme un espace de recherche privilégié pour contribuer à l'émergence d'une archéologie historique de l'Asie du sud-est. Son travail s'articule avec la Mission Archéologie du delta du Mékong dirigée par Pierre-Yves Manguin.

des sciences humaines, dans laquelle auraient trouvé refuge les travaux d'historiens « ancienne école » restés immanquablement sourds aux progrès de l'histoire sociale et d'une anthropologie régionale pourtant fertile. Cette volonté de rupture méthodologique s'accompagne d'une critique acerbe de l'approche indianiste des précédentes études, en tête desquelles se trouverait naturellement l'œuvre de George Cœdès, jugée par trop marquée par le contexte colonial dans lequel elle s'est constituée.

Les réponses qu'entend apporter Vickery à l'une et l'autre de ces lacunes se résument en un concept, le mode de production asiatique, dont la réhabilitation est entreprise dans un esprit de matérialisme historique revendiqué dès les premières lignes de l'ouvrage, ainsi qu'en une hiérarchisation des sources – khmères, sanskrites et chinoises – qui opère un renversement de perspective en privilégiant le rôle et le regard des « locaux », les anciens Khmers.

C'est de cette hiérarchisation des sources, et du relativisme culturel qui la sous-tend, que l'on discutera ici, retenant de l'étude de Vickery ce qui la rapproche le plus du reste de l'historiographie du Cambodge ancien de ces trente dernières années. On songe aux travaux de Claude Jacques et à son article paru en 1979 « Funan', 'Zhenla': The Reality Concealed by These Chinese Views of Indochina », dont le titre même signale la conception des sources chinoises qui y est exposée ; on songe surtout à l'ouvrage classique d'Oliver Wolters, *History, Culture, and Region in Southeast Asian Perspectives*, dont la réédition récente s'est augmentée d'une série de « postscripts » proposés comme autant de commentaires à l'édition de 1982 (Wolters 1999). En dépit des nombreuses différences qui le séparent de l'ouvrage de Vickery, on y retrouve conceptualisé autour de la notion de « faire sens » (*making sense*) ce qui reste plus implicite dans le raisonnement de Jacques, de Vickery et de quelques autres.

L'expression « faire sens » désigne selon Wolters ce processus mental par lequel on accède à la compréhension d'une information nouvelle, en en repérant les similarités avec sa propre connaissance². Il en serait ainsi des annalistes chinois décrivant le Funan et le Zhenla et, ce faisant, projetant sur la réalité khmère leur propre conception d'un royaume. Il en serait encore ainsi des Khmers qui, sensiblement à la même période, chercheraient de leur côté à « faire sens » de leur intégration dans « l'univers hindou » ; le processus d'« auto-hindouisation » serait alors d'autant plus facilité que les textes sanskrits permettaient d'insuffler au « sens local » une signification de portée universelle (Wolters 1999 : 110).

Au croisement des regards, depuis la Chine ou vers l'Inde, la culture vernaculaire est alors cet objet privilégié dont il s'agit de souligner la spécificité et la continuité (Wolters 1999 : 27, 51). Ce programme de recherche se cristallise dès 1986 chez Vickery dans l'ordonnancement hiérarchique des sources, où l'on voit ainsi ressurgir le discours d'une méthode « proprement historique » opposant sources primaires et sources secondaires, les premières devant être étudiées de façon exhaustive avant d'envisager un travail de synthèse à partir des secondes, écrites rétrospectivement ou par des observateurs de cultures ou de systèmes politiques différents : « Il est temps d'établir fermement que la hiérarchie des sources pour les débuts de l'histoire du Cambodge, des plus fiables aux moins fiables, est : (1) les inscriptions khmères contemporaines, (2) les inscriptions sanskrites contemporaines, (3) les écrits chinois

contemporains sur le Cambodge, et (4) les allusions rétrospectives de la période angkorienne à la période préangkorienne. En particulier, chaque fois qu'un texte chinois ne peut être concilié avec les témoignages de l'épigraphie locale, son explication des affaires cambodgiennes devrait être considérée comme suspecte » (Vickery 1986 ; 1998 : 34-35).

Mise en perspective

On dira d'emblée combien la « méthode proprement historique » adoptée par Vickery dans son ouvrage, dont le traitement des sources n'est qu'un aspect, semble contestable. A bonne distance, son ouvrage semble pouvoir bénéficier du recul critique qui succède aux « tournants culturel et linguistique » de ces vingt ou trente dernières années. On doit à John Legge d'avoir résumé l'impact de cette évolution sur l'historiographie sud-est asiatique, dans une partie intitulée « Déconstruire l'histoire sud-est asiatique » de la *Cambridge History of South East Asia* (Legge 1992) ; de façon pertinente, les remarques conclusives de Legge suggéraient déjà une certaine distance par rapport aux pratiques « textualistes » des années 1980.

Chez Vickery, les tendances récentes des sciences sociales à souligner le lien entre histoire et récit provoquent de toute évidence une certaine irritation : dans son introduction, il brocarde à plusieurs reprises ce qu'il désigne comme la mode actuelle des historiens pour un repli dans l'irrationalisme. Il s'en prend à l'occasion à Paul Veyne et ironise sur la définition que propose celui-ci de l'histoire comme « roman vrai »³, une définition que viendrait illustrer l'absence de respect de Cœdès pour « une histoire [conçue] comme la science de l'analyse des témoignages du passé de l'homme ». Aux yeux de Vickery, l'importance donnée à la narrativité du discours de l'historien semble un retour de l'« histoire traités-et-batailles », généalogique et événementielle, auquel n'échapperaient pas, dans le sillage de l'œuvre de Cœdès, les travaux de Jacques. Parce qu'elle est restée globalement à l'écart du développement des sciences sociales, l'historiographie sur le Cambodge ancien, en grande partie française, est en retard, insiste Vickery, et ce retard paraît d'autant moins excusable que le renouvellement des problématiques a bien eu lieu pour d'autres régions voisines d'Asie du sud-est⁴.

Contre la persistance ou le retour d'une histoire narrative, Vickery prône la pratique d'une histoire qui revendique sa scientificité et se fixe comme objectif de rendre compte des changements structurels, économiques et sociaux des sociétés passées, en replaçant au cœur de sa démarche l'étude du mode de production. Mais ce faisant, il replonge le lecteur dans l'ambiance des déclarations enthousiastes des historiens de l'Asie du sud-est de l'après-guerre, affichant avec une confiance égale la possibilité d'une histoire scientifique du passé des sociétés. Il n'est pas indifférent de constater que le « projet d'une explication matérialiste de l'histoire du Cambodge » de Vickery remonte à ces années 1950-60 et que son ouvrage s'ouvre sur une référence à l'article de Harry Benda, « The Structure of Southeast Asian History », où l'on retrouve l'historien défini comme un « social scientist » pourfendant les amateurs de cycles dynastiques (Benda 1962).

Ce que l'on conteste ici n'est évidemment pas le rejet de « l'histoire traditionnelle », mais l'absence de tout recul vis-à-vis de l'histoire sociale positiviste des années

1950. Vickery ignore ici, ou feint d'ignorer, la distance critique apportée par l'historiographie de ces trente dernières années, qu'il écarte d'autant plus facilement qu'il la réduit à ses propositions les plus radicales. Rappeler l'appartenance de l'histoire au genre du récit n'implique pas de verser dans un irrationalisme qui nierait l'existence d'une réalité externe au discours historique et il est ici assez cocasse de voir Vickery se faire prendre au piège des affirmations provocatrices de Veyne, qui se retrouvent associées à l'œuvre de Cœdès et interprétées dans le sens d'un retour à une histoire narrative étroitement politique.

Le texte historique est un « roman vrai » car l'histoire est ce continuum illimité, dans lequel l'historien n'a pour cette raison d'autre solution que d'opérer un choix (à partir de ses sources), c'est-à-dire, de construire son objet ou, pour reprendre les termes de Veyne, de définir le sujet d'une intrigue (en réponse à un questionnement). L'intrigue désigne la structuration du champ événementiel à l'intérieur du sujet défini et le récit de l'historien est cette mise en intrigue des faits, qui n'est pas distincte de leur explication : raconter, c'est ici expliquer⁵.

L'histoire-roman de Veyne n'est pas davantage de l'histoire événementielle « ancienne manière », paraphrasant la vision que les auteurs des sources avaient de leur propre histoire : « l'historien ne se contente pas d'intégrer les témoignages mais découpe dans les témoignages et documents l'événement tel qu'il a choisi de le faire être ; c'est pourquoi jamais un événement ne coïncide avec le *cogito* de ses acteurs et témoins » (Veyne 1978 : 62). Ce qui permet de situer précisément la distinction entre histoire événementielle et non événementielle est ce travail de conceptualisation, et non le mépris de l'histoire politique ou militaire comme le suggère encore Vickery.

Tout cela est bien connu et l'on s'étonne de voir Vickery revenir à un exposé méthodologique qui rappelle l'enseignement des historiens du XIX^e siècle sur l'enchaînement document-critique-fait et à une conception du fait historique comme *wie es eigentlich gewesen war*⁶. Si l'objectif est, comme il l'affirme, de faire participer la recherche historique sur le Cambodge ancien aux grands courants et débats qui animent la discipline, l'ouvrage apparaît d'emblée comme un échec par son décalage vis-à-vis des écrits les plus récents qui cherchent à prendre la juste mesure des apports des tournants linguistique et culturel⁷. Entre autres tendances de cette nouvelle historiographie, on relèvera la volonté toujours plus affirmée de ne pas rejeter dans des extrêmes opposés histoire culturelle et histoire sociale et d'éviter ainsi de subordonner l'une à l'autre. Si les travaux visés sont alors avant tout ceux des déconstructionnistes partisans du « tout culturel », c'est que les représentants des théories matérialistes se font moins nombreux ; mais la critique s'adresse tout autant à ces derniers et s'applique ici à l'ouvrage de Vickery. Les positions inversées des uns et des autres se rejoignent dans la conception d'une sorte d'autonomie des pratiques discursives, qui prend chez les seconds la forme d'un discours sur les idéologies définies comme simple reflet (pour Vickery, le sinocentrisme des annalistes chinois) ou masque de la réalité (le « vernis » indien de la culture khmère)⁸.

Il est une chose de réaffirmer la valeur heuristique de concepts popularisés par les historiens d'inspiration marxiste (ou non), tel le « mode de production », qui permet une approche transversale des sociétés, attentive à la dimension économique des

rapports sociaux ; il en est une autre de céder au réductionnisme du matérialisme historique – les idéologies, en particulier religieuses, ne recevraient leur pleine signification que des structures socio-économiques – et de citer sur un demi-paragraphe Friedrich Engels postulant l'existence d'un « premier moteur » en histoire (Vickery 1998 : 13).

Michael Vickery lutte contre l'érudition orientaliste qui ignore l'histoire sociale, mais il en reproduit le dualisme implicite, qui se décline sur plusieurs registres à partir de l'opposition entre idéologie et *praxis* : culture savante *versus* culture populaire, culture étrangère *versus* culture khmère, indianisation *versus* khmérisation, etc. A l'intérieur de chaque couple d'opposition, l'accent s'est déplacé mais les termes et les définitions restent les mêmes. Ce mouvement de balancier était sans doute inévitable tant qu'il s'agissait de prendre le contre-pied de l'historiographie traditionnelle. Au regard de la littérature sur l'histoire sud-est asiatique de ces dernières décennies, qui a déjà largement contribué à un tel mouvement, la priorité paraît aujourd'hui davantage dans l'examen critique des postulats qui sous-tendent ces oppositions.

Or Vickery ne propose aucune véritable alternative aux vieux schématismes, aucune solution pour penser une réelle articulation entre le culturel et les autres dimensions de l'action humaine, entre les cultures étrangères (indiennes et chinoises) et les réalités locales (sud-est asiatiques). Ce qui en tient lieu dans son ouvrage s'apparente davantage à une superposition, eu égard au déterminisme adopté, qui creuse encore davantage le gouffre entre l'érudition incriminée et une histoire qui n'en est pas complètement une si elle n'est en partie sociale.

L'exposé qui suit est, avant tout, conçu comme une contre-argumentation de la lecture « positive » des sources, inscriptions et, surtout, textes chinois, qui conduit Vickery à adopter tour à tour la posture du matérialisme historique et celle du relativisme culturel⁹. L'approche relativiste, je l'ai dit, n'est pas propre à l'ouvrage de Vickery. Mais elle y apparaît avec plus d'évidence en raison de sa formulation en terme de hiérarchie des sources. Une raison supplémentaire est la période et la région d'étude retenues par Vickery : le Cambodge préangkorien, couvrant les huit premiers siècles de notre ère, oblige sans doute, plus qu'ailleurs, à centrer l'analyse sur les faits de contacts culturels que suscitent les regards croisés vers l'Inde ou depuis la Chine.

Au fil des exemples avancés par Vickery et quelques autres, on ébauchera une lecture différente des sources chinoises qui fera largement appel aux compétences des philologues sinisants. Le véritable propos de ce qui suit pourrait être celui-ci : réaffirmer cette évidence remise en cause par Vickery, selon laquelle l'historien de l'Asie du sud-est ne saurait construire sa discipline contre celles des grandes aires culturelles voisines, sous peine de manquer la rencontre avec ceux, sinologues et indianistes, qui font l'effort de parcourir le chemin en sens inverse. C'est à ce dialogue délicat, qui exige de se mettre à l'écoute de l'enseignement des autres sans s'y substituer, que l'on souhaite s'essayer ici.

FUNAN, ZHENLA : LA RÉALITÉ « RÉVÉLÉE » PAR LES SOURCES CHINOISES

On ne caricaturera guère l'historiographie de ces trois dernières décennies sur le Cambodge ancien en disant que le seul mérite qu'elle reconnaisse véritablement aux

textes chinois est celui d'exister. Mises à part quelques très rares inscriptions ne couvrant pas toute la période, ils sont effectivement les seules sources disponibles pour les six premiers siècles de notre ère (Vickery 1998 : 35).

Le cœur de la critique adressée aux sources chinoises stigmatise le sinocentrisme de leurs auteurs, qui offriraient une vision forcément biaisée de la réalité décrite. Il regroupe également deux autres ensembles de critiques qui dénoncent le même sinocentrisme selon des modalités différentes : l'un porte sur le mode d'écriture des textes, l'autre sur l'écart qui les sépare de l'information contenue dans les inscriptions lorsque celles-ci font leur apparition.

Les réécritures des « histoires » (*shu*)

L'écriture en « seconde main » des textes chinois est souvent la première mise en cause et présentée comme la source de tous les maux. C'est là un passage quasi obligé de la critique des sources pour le début de l'histoire du Cambodge. De la copie des textes plus anciens, constitutive de la rédaction des annales dynastiques, résulteraient les confusions de caractères, les mauvaises compréhensions de documents primaires, la collusion et/ou la juxtaposition de différentes strates d'informations (qui rendent incertaine la provenance de tout élément particulier d'information), ou bien encore les réécritures plus ou moins conscientes des documents-sources, en réponse soit à une pression de l'autorité impériale, soit à des préoccupations littéraires ou poétiques. Dans ce dernier cas, comme le suggère Vickery, les réécritures masqueraient la pauvreté de la documentation factuelle. Le biais introduit lors du travail de compilation serait d'autant plus important que ce travail tarderait à être réalisé : les documents de « première main » peuvent avoir été détruits, ou n'être plus disponibles qu'au travers de premières copies (ou de copies de copies), elles-mêmes plus ou moins fidèles ou tronquées.

Ces mises en garde paraissent dans une large mesure justifiées. En la matière, les historiens de l'Asie du sud-est se font le relais des travaux des sinologues. Mais le travail critique, arrêté à ce stade, reste incomplet. Les historiens du Cambodge se sont montrés ici bien prompts à condamner, par-delà la fiabilité des sources chinoises, l'ancienne historiographie qui, il est vrai, s'est peu interrogée sur l'usage qu'il convenait d'en faire.

A relire les travaux des sinologues, ceux-ci nous en disent un peu plus sur les conditions de rédaction de ces textes et dressent, au total, un portrait des textes chinois beaucoup plus nuancé. Un tel portrait ne se limite pas à la simple énumération de critiques qui, fondamentalement, restent celles de tout ouvrage compilé, chinois ou non. Ce qui, précisément, semble être le propre des écrits chinois est leur relative fiabilité, compte tenu des écarts que leur mode de rédaction est susceptible d'introduire.

On songe à la récente réédition de l'ouvrage classique de Marcel Granet, *La Civilisation chinoise*, dans laquelle Rémi Mathieu revient en postface sur le peu de confiance que l'auteur accordait aux textes chinois, lisibles dans des versions datant au mieux de la période qui nous intéresse ici (les III^e et IV^e siècles), au pire recomposées sous les Song et les Ming. Mathieu rappelle qu'à la suite des découvertes archéo-

logiques des années 1970 et 1980, l'étude des différentes leçons désormais connaisables a montré que « dans l'ensemble, l'esprit de ces œuvres n'avait pas été trahi par ces copies tardives ». Il cite en particulier le fameux *Shiji* (*Mémoires historiques*) de Sima Qian, rédigé aux environs de 100 av. J.-C., qui servira de modèle à toutes les histoires dynastiques ultérieures et dont la valeur « n'est en rien altérée par des erreurs graphiques, des oublis de caractères, des pertes de phrases, voire de paragraphes » (Mathieu 1994 : 535)¹⁰.

On songe également à ce qu'écrivait déjà Homer H. Dubs dans un article en réponse aux poncifs de la critique des histoires chinoises : « l'idéal confucianiste extraordinairement élevé de l'exactitude historique a maintenu les meilleures histoires chinoises à un haut degré de fiabilité » (Dubs 1946 : 43). Dubs illustre son propos par l'ouvrage de Ban Gu, le *Hanshu*, dont il souligne le remarquable travail de compilation qui servira également de modèle aux « histoires » (*shu*) postérieures.

Les mêmes observations se retrouvent encore chez Paul Wheatley, dans un appendice à son *Golden Khersonese*, qui, dans le sillage de Dubs, discute plus spécifiquement de l'objectivité des histoires chinoises pour l'histoire sud-est asiatique (Wheatley 1961). Wheatley ne manque pas de signaler la capacité des annalistes et encyclopédistes chinois à incorporer dans leurs compilations toute documentation pertinente, quelle que soit sa date ; et il regrette la difficulté qui s'ensuit pour isoler les différentes strates d'informations lorsqu'elles ont été fusionnées. Mais il ne manque pas non plus de montrer que les compilations les plus tardives peuvent également conserver les toutes premières strates de l'information et il entreprend une réhabilitation des encyclopédies chinoises en général (et du *Taiping Yulan*, en particulier, sur lequel on reviendra) : « En raison de leur nature de sources secondaires, les encyclopédies n'ont jamais eu bonne réputation parmi les savants chinois, mais de façon non exceptionnelle les citations extraites de tels ouvrages se sont révélées d'une plus grande exactitude et authenticité que les passages correspondants dans les éditions modernes des sources originales. De plus, les anciennes encyclopédies ont souvent préservé des informations issues d'ouvrages désormais disparus. Les citations ne furent habituellement guère remaniées au-delà d'un léger raffinement du style littéraire » (Wheatley 1961 : 106).

A ce niveau de généralité, il n'est pas de raison, nous disent en substance les sinologues, de mettre en doute la fiabilité des textes chinois et de regretter ce qu'ils ne sont pas (des travaux d'historiens contemporains), en ignorant la rigueur qui leur est propre. Mais, plus encore, les travaux des sinologues appellent à dépasser rapidement une approche trop globale de la diversité de ces textes. L'appellation un peu floue de « sources chinoises » donne une image trompeuse d'homogénéité, alors qu'il convient de distinguer les histoires officielles des encyclopédies ou des récits de voyages, les annales compilées sur ordre impérial (par un auteur unique ou une équipe de lettrés) de celles compilées à titre privé, ou encore, à l'intérieur de chaque ouvrage, les différents types d'informations contenues dans les descriptions : récit historique, aperçu des « mœurs », description géographique, etc.

Dans une récente « Introduction à la critique des sources chinoises anciennes sur le Pays Khmer », Yolaine Escande entend illustrer les limites de ces sources en prenant comme exemple le *Jinshu* (*Histoire des Jin*), dont la rigueur historique a été

mise en cause dès l'époque Tang, en raison des préoccupations littéraires des auteurs et des pressions exercées par l'autorité impériale (Escande, sous presse). Ce faisant, Escande en dit trop, ou pas assez ; il s'agit, non pas de contester cet aspect du *Jinshu*, mais bien de s'interroger sur son incidence sur la partie de l'ouvrage qui traite du Funan. Car il n'est dit à aucun moment comment la rédaction des descriptions consacrées aux pays étrangers se trouve concrètement affectée par de tels biais, au-delà de ce « léger raffinement du style littéraire » dont parle Wheatley. Dans l'ouvrage en question, le paragraphe sur le Funan se limite, après une rapide description de la « géographie » et des « mœurs », à une toute aussi brève présentation historique, dont la moitié est consacrée à la légende dynastique et l'autre moitié à l'envoi d'ambassades par le Funan, la transition entre l'une et l'autre étant seulement assurée par le texte suivant : « [les] descendants [du fondateur de la dynastie] s'affaiblirent, et sa postérité cessa de régner. Le général Fan Siun recommença une lignée héréditaire de rois du Fou-nan » (Pelliot 1903 : 254). On peut être sceptique sur l'influence réelle du souci littéraire des auteurs chinois sur une matière aussi pauvre ; de tels paragraphes n'étaient pas non plus le lieu où s'exerçaient les pressions d'un pouvoir central soucieux de sa légitimité.

Aussi peu fournie soit cette matière, elle l'est certes suffisamment pour que, d'un texte à un autre, on observe des variations que l'on attribuera ou non au biais introduit lors du travail de copie et de compilation. Tous les textes utiles à l'historien de l'Asie du sud-est ne sauraient être assimilés sans discernement aux ouvrages de Sima Qian ou de Ban Gu. Des erreurs, des contradictions existent bel et bien, mais, insiste Dubs, elles doivent être démontrées sur des exemples précis. Une telle critique philologique ne relève pas ici de mon propos, faute de compétence. Il s'agit plus simplement de montrer que, lorsque les historiens de l'Asie du sud-est, et du Cambodge préangkorien en particulier, passent d'un jugement global des sources chinoises à de tels exemples, le procédé adopté s'apparente souvent à un raisonnement circulaire qui laisse le soupçon général de départ non démontré¹¹.

Michael Vickery s'étonne, par exemple, de ce que le *Sanguozhi* (annales des trois royaumes Wu, Shu et Wei), rédigé dès la fin du III^e siècle, mentionne seulement pour ce siècle l'envoi d'une ambassade funanaise, tandis que le *Nanqishu* (*Histoire des Qi méridionaux*) et le *Liangshu* (*Histoire des Liang*), compilés respectivement aux VI^e et VII^e siècles, comprennent des paragraphes comparativement beaucoup plus longs sur cette même période. « Bien que Pelliot, poursuit Vickery, ait attribué les éléments d'information les plus anciens à Kang Tai, un envoyé chinois du III^e siècle, dont le propre ouvrage se perdit par la suite, la précision accrue des compilations plus tardives pourrait également indiquer un embellissement spéculatif sans amélioration de la documentation factuelle ». Cela serait particulièrement vrai, conclut-il, du récit des deux Kauṇḍinya venus de l'Inde fonder et « réformer » le royaume du Funan (Vickery 1998 : 35-36).

L'argumentation est courte et ne prête guère attention aux contextes des passages cités, des contextes systématiquement indiqués par Pelliot dans l'article qui sert encore aujourd'hui de référence pour l'étude du Cambodge préangkorien. Entre le *Sanguozhi* et les textes plus tardifs, plus qu'un « accroissement » de l'information, c'est

l'émergence d'une véritable information sur le Funan que l'on constate, et qui prend la forme d'un paragraphe spécifiquement consacré à celui-ci. Le *Sanguozhi*, pour sa part, ne mentionne le Funan qu'au détour d'une notice biographique, qui plus est, dans un passage qui semble renvoyer à une époque antérieure à l'ambassade de Kang Tai (vers 245-250)¹². Aucune attention n'est portée à l'histoire du Funan pour elle-même. Ce n'est qu'avec le *Songshu* (*Histoire des Song*), compilé au tournant des ^v^e et ^{vi}^e siècles, que le choix sera fait de consacrer, dans le chapitre sur les « Barbares du Sud », un paragraphe au Funan.

La comparaison du *Sanguozhi* avec le *Nanqishu* et le *Liangshu* ne montre donc rien d'autre que cela : dans un cas, l'ouvrage est rédigé aux débuts de l'histoire du Funan et de ses contacts avec les dynasties chinoises méridionales ; dans l'autre, la relation du Funan à la Chine a une histoire longue déjà de trois siècles et les auteurs chinois accordent alors davantage d'intérêt à la connaissance du Funan (et à l'ouvrage de Kang Tai). Avant de supposer un « embellissement spéculatif », contraire à ce que la critique moderne des textes nous apprend sur leur auteur et leur mode de travail, les variations d'un ouvrage à l'autre sont à interpréter à l'aune des différents choix qui se présentent aux historiens chinois, selon, entre autres critères, la documentation qui leur est accessible, la période dynastique traitée, l'époque de rédaction.

De tels choix expliquent également que les ouvrages du ^{vii}^e siècle ne sont pas systématiquement plus riches en informations que les compilations antérieures. Le *Jinshu* a été compilé plus d'un siècle après le *Nanqishu*. Or on a vu plus haut que l'information historique du paragraphe consacré au Funan y était extrêmement mince. Les seuls personnages historiques mentionnés à la suite de la légende étymologique sont Fanxun et Zhuzhantan, les deux seuls souverains connus pour la période de règne des Jin (265-420). Rien n'est dit sur Pankuan, dernier roi de la lignée de Huntian, ou sur Fanshiman et la succession mouvementée précédant la prise de pouvoir par Fanxun ; autant de détails rapportés dans le *Nanqishu*, que le *Jinshu* résume par une seule phrase : « [les] descendants [de Huntian] s'affaiblirent, et sa postérité cessa de régner » (Pelliot 1903 : 254).

A l'inverse, le *Nanqishu*, aussi détaillé soit-il sur les périodes antérieures, omet les noms de Zhuzhantan et de Chilibama (qui envoyèrent plusieurs ambassades en Chine), en précisant seulement que « sous les Jin et les Song [ce pays] vint régulièrement payer le tribut » (Pelliot 1903 : 257). Il est en même temps, et assez logiquement, le seul ouvrage à reproduire la supplique présentée par le bonze Nāgasena à l'empereur chinois, car elle prend place dans les années de règne des Qi méridionaux.

Les récits des deux « Kaunḍinya » mis en cause par Vickery démontrent-ils davantage un éventuel « embellissement spéculatif » ? Il fournit lui-même la réponse à cette question dans un article consacré plus spécifiquement à l'œuvre de Cœdès (Vickery 2000). Sa position sur les sources chinoises y reste inchangée, mais son argumentation a désormais évolué. Dans l'ouvrage publié en 1998, Vickery relève que le premier des Kaunḍinya n'est pas mentionné par les Chinois avant le ^{vi}^e siècle (date de compilation du *Nanqishu*), c'est-à-dire, à une époque où les Funanais ne devaient avoir eux-mêmes qu'une idée légendaire de leurs origines. Il se rallie alors à la position d'Anthony Christie, qui voit dans ce récit le produit d'une dittographie chinoise

(Christie 1979 : 287) : les royaumes sud-est asiatiques ne commenceraient vraiment à adopter les pratiques et les croyances du monde indien qu'à partir de la fin du IV^e siècle ; la mention du « premier » Kaunḍinya, tout d'abord dans le *Nanqishu*, puis dans le *Jinshu* et le *Liangshu*¹³, résulterait donc d'une relecture tardive de l'origine du royaume, qui rendrait compte d'un phénomène d'« indianisation » plus récent.

L'hypothèse achoppe toutefois sur un obstacle sérieux qu'évoque Vickery dans son article et sur lequel Eveline Porée-Maspéro attirait déjà l'attention¹⁴ : il n'y aurait qu'un seul Kaunḍinya, le second des deux, le premier étant le produit d'une restitution improbable de Huntian, qui fut avancée sous toute réserve par Pelliot¹⁵. On ne peut incriminer ici les auteurs chinois d'une dittographie qui est le résultat d'une spéculation des historiens modernes.

L'hypothèse d'une reformulation de la légende d'origine du Funan dans le sens de son indianisation à travers le récit du brahmane Kaunḍinya, venu changer « encore toutes les règles selon les méthodes de l'Inde » (Pelliot 1903 : 269), conserve toutefois son intérêt. Mais, il n'y a pas davantage de raison d'attribuer un tel « embellissement » en priorité aux auteurs chinois et non aux Funanais eux-mêmes. Identifier dans les textes chinois des récits légendaires indigènes n'est évidemment pas discréditer les auteurs de ces compilations, dès lors que le caractère local de ces légendes n'est pas à mettre en doute.

S'agissant de montrer le manque de fiabilité des sources chinoises, l'exemple des « deux Kaunḍinya », décrit comme typique par Vickery, était biaisé dès le départ : Vickery entend dénoncer l'absence de documentation factuelle pour des récits que tout indique comme légendaires.

Le sinocentrisme en question

Imprégnée d'une culture profondément patrilinéaire et produit d'un État bureaucratique, l'historiographie chinoise fournirait une vision forcément biaisée de l'histoire des « contrées barbares », traitées avec un mépris certain par des lettrés attachés au gouvernement central et guère intéressés par ce qui pouvait se passer au-delà de la frontière chinoise. C'est là le soubassement de toute la critique des sources chinoises dans l'historiographie du Cambodge ancien de l'après-Cœdès. Apparaît, par la même occasion, une première version, la plus solide en apparence, de ce relativisme culturel qui traverse la littérature historique sur l'Asie du sud-est.

L'attitude adoptée est ici la même que précédemment. La réhabilitation (qui n'est pas la sacralisation) des textes chinois passe par celle des travaux de Wheatley et par une attention renouvelée aux écrits des sinologues qui, comme Wang Gungwu, mettent en perspective le regard des historiens chinois sur les peuples qu'ils décrivent. On procédera là encore en deux temps : discuter d'abord du soupçon de principe, posé comme de « bonne méthode » ; examiner ensuite les cas concrets, avancés par Vickery à l'appui de ces présupposés de départ.

Mythe de supériorité et vertu

Dans un article déjà ancien consacré à la perception des historiens chinois sur les peuples sud-est asiatiques, Wang Gungwu a montré sur le temps long la capacité

qu'ont eue les Chinois à adapter leurs mythes, en particulier leur mythe de supériorité, aux réalités changeantes de l'histoire (Wang Gungwu 1957). La documentation utilisée est contenue dans les sections des histoires officielles appelées *lun* et *zan*, dans lesquelles les historiographes chinois ont commenté les relations de la Chine avec l'Étranger.

C'est à l'époque des Han, telle qu'en rend compte Ban Gu dans le *Hanshu*, que la relation tributaire s'impose aux Chinois comme la seule qui ne soit pas en conflit avec leur vision du monde. Mais à la période qui nous intéresse, de la chute des Han à l'avènement des Sui et des Tang (du III^e siècle au début du VII^e siècle), le contexte a évolué : la Chine du Nord tombe sous la domination de non-Chinois et les efforts de la Chine centrale et méridionale pour reconquérir le Nord restent sans succès. Les relations commerciales par voie de mer se développent le long des côtes de la mer de Chine vers l'Asie du sud-est et participent à la diffusion du bouddhisme (Wolters 1967, Wang Gungwu 1958).

Le commerce et une foi commune, insiste Wang Gungwu, sont devenus importants dans les relations étrangères et ces réalités ne sont pas ignorées des historiens chinois. Wang Gungwu attire l'attention sur deux d'entre eux, Fan Yeh (398-445), auteur du *Houhanshu*, et Shen Yue (441-513), auteur du *Songshu*. Ceux-ci s'illustrent par leurs réflexions sur le dilemme auquel ils se trouvaient désormais confrontés pour réconcilier la théorie de Ban Gu avec la situation contemporaine : « Le langage officiel impliquant la supériorité était employé, bien que sans grande conviction, en raison du souci de raisonner en termes de tribut et d'utiliser une terminologie uniforme. Le mythe fut maintenu, mais cela ne signifiait pas que Shen Yue ou Fan Yeh étaient complètement aveugles face aux faits historiques » (Wang Gungwu 1957 : 42)¹⁶.

À la fin du VI^e siècle et au début du VII^e, dans le contexte nouveau de l'unification réussie par les empereurs Sui et Tang et d'une réaffirmation des valeurs confucéennes, les historiens chinois sont sollicités pour interpréter les siècles de division et d'invasions et réfléchir à la façon dont la Chine devait traiter avec les pays étrangers. Le mythe de supériorité exposé par Ban Gu, mis en doute par Fan Yeh et Shen Yue, est redéfini en des termes plus acceptables, plus en accord avec les faits historiques. Le concept confucéen de *te* (ou *tao-te*), « vertu, pouvoir », est placé au centre d'une conception désormais très pragmatique des relations chinoises avec les pays étrangers : dès lors que régnait la « vertu », dès lors qu'un gouvernement capable était au pouvoir, les pays étrangers venaient en paix et pleins de respect (Wang Gungwu 1957 : 43)¹⁷. Cette conception n'est pas sans rappeler la réponse de l'empereur des Qi méridionaux à la supplique du roi Jayavarman du Funan, telle que le rapporte le *Nanqishu* : « Moi, c'est seulement par la culture et la vertu que j'attire les peuples lointains » (trad. Pelliot 1903 : 261). De cette réponse de l'empereur chinois à Jayavarman est également extraite la citation placée en exergue de cette étude. D'autres passages parmi les textes sur le Funan compilés par Pelliot illustrent cette évolution du regard des auteurs chinois, comme ce commentaire du VII^e siècle précisant que « les [gens du] Fou-nan sont tout spécialement habiles et ne se confondent pas avec les barbares » (trad. Pelliot 1903 : 281). L'octroi de titres aux rois et chefs étrangers, tel celui de « Général du Sud pacifié, roi du Funan » accordé à Jayavarman par l'empereur Wu des

Liang afin de « montrer réciproquement de la faveur » (*Liangshu*, trad. Pelliot 1903 : 271), est l'une des facettes du système des tributs que l'on retrouvera plus tard sous les Tang et les Song. Un tel système répond à la volonté de « ne rien montrer en dehors » ou « ne montrer aucune séparation d'avec l'extérieur » (*shih-wu-wai*) et implique l'admission des pays tributaires dans la famille des peuples civilisés (Wang Gungwu 1957 : 54). Quelques années plus tôt, sous la dynastie des Qi, c'était le roi du Linyi qui recevait de l'empereur chinois le titre de « Général pacificateur du Midi, commandant en chef toutes les affaires militaires des bords de la mer »¹⁸.

Il n'est évidemment pas indifférent que ces deux périodes dynastiques, *Qi* et *Liang*, marquent l'éveil de la Chine du Yangzi aux activités marchandes et au commerce avec les pays sud-est asiatiques. Le début du v^e siècle correspond également à l'essor véritable du bouddhisme dans l'empire du milieu, essor qui se poursuivra jusqu'à l'époque Tang, aux vii^e et viii^e siècles. C'est sous l'empereur Wu (qui régna entre 502 et 544) que partirent du Funan les moines bouddhistes Saṅghapāla et Mandrasena, ou encore le moine indien Paramārtha, pour travailler à la traduction en chinois des livres saints bouddhiques¹⁹. Il est probable que ce succès du bouddhisme en Chine, venu concurrencer les valeurs confucéennes, a également contribué à renouveler le regard des auteurs chinois sur les « contrées méridionales ».

Une étude de Christian Lamouroux (1996) permet de prolonger les remarques de Wang Gungwu pour une époque légèrement plus tardive. Au xi^e siècle, la dynastie Song du Nord (960-1127) fut contrainte d'entretenir des rapports tributaires avec l'empire Kitan de la dynastie Liao (915-1123), au nord-est de la Chine. Lamouroux s'appuie sur les conceptions géographiques que reflètent les relations des ambassades en terre Liao ; il montre comment l'égalité formelle entre Song et Liao a pu inciter les émissaires chinois à remplacer le propos convenu sur l'étrangeté des territoires voisins de la Chine par un discours plus positif sur les barbares qui, d'étranges, deviennent « étrangers ».

Si, vue depuis l'Asie du sud-est, la relation entre Song et Liao apparaît comme une situation d'équilibre exacerbée, restée inconnue dans les régions qui nous intéressent, la lecture de Lamouroux suggère néanmoins des éléments d'interprétation, dont il est sûrement quelques enseignements à tirer face aux certitudes de l'historiographie sur le Funan. Certes, écrit Lamouroux, les ambassadeurs méprisent le plus souvent ce qu'ils voient et, oui, ils utilisent une grille unique de lecture qui reproduit les catégories élaborées dans le cadre des institutions chinoises ; mais « cette grille unique aboutit sans doute à une double perception du barbare. Il est toujours radicalement autre, mais son comportement est intelligible » (Lamouroux 1996 : 120).

Une autre observation de Lamouroux résonne encore d'un écho particulier pour l'historien du Funan : ce sont des méridionaux qui, en découvrant les terres du nord de la Chine, en deçà et au-delà de la muraille, ont le plus contribué à renouveler la représentation des barbares ; « qui, mieux que ces hommes du Sud, interroge alors Lamouroux, pouvait construire à partir de l'étrangeté de ces espaces une authentique altérité ? ». La question mériterait d'être également posée, en en renversant les termes géographiques, à propos du regard porté sur le Funan par un Kang Tai, dont on nous dit qu'il était probablement originaire du nord de la Chine ou d'Asie centrale²⁰.

La géographie politique du Funan dans le miroir chinois

Les réflexions qui précèdent trouvent une application directe lorsque l'on aborde le problème complexe de l'organisation politique du Cambodge préangkorien.

Sur ce sujet, la position de Vickery ne diffère guère de celle exposée dans les travaux de Wolters (1974) et de Jacques (1986). Ces deux auteurs mettent en cause le modèle dynastique de la culture chinoise qui conduirait les auteurs des *Histoires* officielles à postuler l'existence d'un État unitaire du Funan, remplacé à la fin du VII^e siècle par un État unitaire du Zhenla (Vickery 1998 : 321, 377). Passée trop inaperçue, la réponse de Wheatley à ces deux auteurs est nuancée, mais sans équivoque : sans aucun doute, les envoyés chinois qui firent le voyage jusqu'au Funan s'efforcèrent-ils de rendre compte d'un type de système politique dont ils n'étaient probablement pas familiers. Mais il est également évident que les envoyés chinois qui écrivent à la même époque sur le sud de la Corée ou sur les tribus Wa des îles japonaises n'étaient guère induits en erreur par un supposé sens dynastique. « Pourquoi auraient-ils alors manqué de percevoir correctement la situation dans la basse vallée du Mékong ? » (Wheatley 1983 : 142).

Là comme ailleurs, trop soucieux de prendre le contre-pied des travaux de leurs prédécesseurs, les historiens de ces dernières décennies n'ont parfois pas fait la distinction entre la lecture réductrice des textes chinois proposée par Cœdès et le contenu véritable de ces textes à interpréter « selon les termes d'une ethnographie comparative, avant que leur véritable signification ne devienne apparente » (Wheatley 1983 : 142).

L'existence d'une multitude de « principautés » ou « petits royaumes » est bien attestée dans les textes chinois, en ce sens qu'ils nous présentent le Funan comme un royaume conquérant, construit à partir d'entités politiques préexistantes. Sur le degré d'intégration politique des « principautés » soumises, Wheatley peut aisément citer à l'appui de ses dires le *Nanzhou Yiwuzhi*, daté du III^e siècle, dont un extrait est conservé dans le *Taiping Yulan* : « les territoires vassaux [du Funan] avaient tous leurs propres chefs ».

Aux yeux de Wheatley, dont la position rejoint celle exprimée par Wang Gungwu, les auteurs chinois percevaient l'organisation politique des pays qu'ils décrivaient avec une relative justesse, mais manquaient d'un vocabulaire adéquat pour en rendre compte de façon immédiatement intelligible aux historiens modernes²¹. On y retrouve la mise en garde de Dubs qui distinguait entre un véritable travail critique des sources et une démarche tout occupée à regretter ce qu'elles ne sont pas (des travaux d'historiens contemporains).

La filiation réinterprétée ?

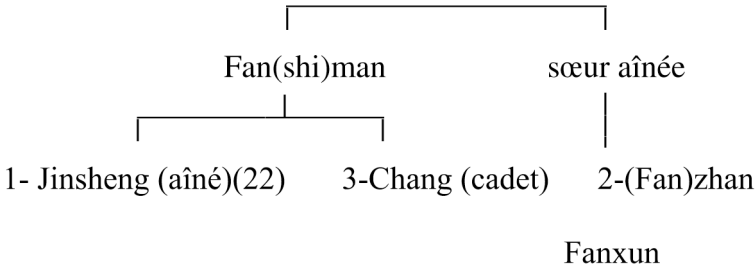
Mettre en perspective les descriptions chinoises des territoires sud-est asiatiques et faire le lien entre ces récits et le développement historique du monde chinois à cette époque constitue un premier pas pour juger autrement du sinocentrisme de leurs auteurs, et un premier jalon pour une réflexion sur les mécanismes de l'interculturalité. Une étape supplémentaire consiste à examiner la fiabilité des sources chinoises à l'aune des dynamiques à l'œuvre dans le contexte sud-est asiatique décrit. A ce

stade de l'étude, il n'est pas rigoureusement indispensable de s'accorder sur l'interprétation que l'on donne de ces dynamiques – est-il justifié de parler de la formation des premiers « États » sud-est asiatiques et d'un processus d'« indianisation » ? – et de leur imbrication avec celles qui traversent le monde chinois.

Définir le Cambodge préangkorien comme une période de bouleversements sociaux, économiques et politiques est précisément ce que fait Vickery. Mais il n'en retire pas, me semble-t-il, la prudence qui s'impose alors dans l'interprétation des textes chinois.

Comme quelques-uns de ses prédécesseurs, Vickery choisit ici deux exemples pour illustrer la distorsion que la vision chinoise de la réalité des « faits » est supposée introduire : les luttes de pouvoir qui suivirent les règnes de Fanshiman (au III^e siècle) et de Jayavarman (au VI^e siècle) (Vickery 1998 : 68-70).

Selon le *Nanqishu* et le *Liangshu*, Jinsheng, fils aîné de Fanshiman, est assassiné par son cousin Fanzhan (fils de la sœur aînée de Fanshiman). Fanzhan monte sur le trône, mais il est lui-même tué par Chang, frère cadet de Jinsheng, avant d'être vengé par son « général », Fanxun, qui commence une nouvelle lignée :



L'hypothèse d'une filiation matrilineaire, d'oncle maternel à neveu utérin, réinterprétée selon la conception chinoise d'un mode patrilinéaire, a été proposée, avant Vickery, par Eveline Porée-Maspéro. Toutefois, celle-ci établit une nette distinction entre le récit des événements dans le *Nanqishu* et le récit du *Liangshu*. Ce second ouvrage est le seul à présenter explicitement Jinsheng comme l'héritier légitime de Fanshiman et Fanzhan comme un usurpateur. Contre Pelliot (1903 : 257, n. 1), l'hypothèse oblige Porée-Maspéro à corriger, dans le *Nanqishu*, le nom de (Fan)zhan en Zhan *mou* ; jusque là, ce dernier caractère était traduit par « usurpation », en faisant l'hypothèse d'une erreur graphique (Porée-Maspéro 1962-69, I : 158-159).

Il ne m'appartient pas de trancher entre les deux traductions et ce n'est pas davantage le lieu pour résoudre la question du mode de filiation dans la société du Cambodge ancien. On discutera ici plutôt de la place accordée à la notion de légitimité dans l'hypothèse d'une relecture chinoise du mode de succession. D'un texte à l'autre, la structure factuelle du récit, à savoir les meurtres successifs des descendants de Fanshiman, n'est pas remise en cause. Que l'on désigne son fils, Jinsheng, comme le prince héritier (investi comme tel par son père) ou comme le véritable usurpateur, celui-ci représentait de toute évidence une menace pour les ambitions de Fanzhan. Légitimes ou non, Jinsheng et Fanzhan prétendaient donc tous deux à la succession

de Fanshiman. C'est d'ailleurs ce que souligne Vickery en faisant de l'épisode non pas le simple accident d'une usurpation, mais le signe d'une concurrence sur le temps long entre succession en ligne masculine et succession en ligne féminine.

En acceptant provisoirement, pour la période qui nous intéresse, l'hypothèse d'une concurrence des modes de succession, il devient délicat de prétendre définir ce qu'est la conception indigène de la légitimité : « aux III^e et IV^e siècles [...], écrit Vickery, les *fan* en position dominante s'efforcèrent de violer les coutumes de leur société et de transmettre leur richesse et pouvoir politique à leurs fils ». N'est-il pas spécieux de parler d'une « violation des coutumes » si on les enfreint régulièrement, sur un temps long (à étendre peut-être aux I^{er} et II^e siècles) ?

Ce n'est qu'au V^e siècle, explique Vickery, que le coup de force de l'élite funanaise se trouve facilité par l'adoption de traits indiens impliquant une succession patrilinéaire ; ce serait d'ailleurs là toute la raison du processus d'« indianisation » dont Vickery entend renouveler la définition. Cette conception en deux temps du changement social nous renvoie naturellement aux présupposés matérialistes de l'auteur : l'apparition d'un nouveau discours de légitimité et l'adoption à cette fin de traits culturels indiens ne viennent qu'après coup, en réponse à l'émergence de nouvelles pratiques sociales qui leur sont antérieures (ici d'au moins deux siècles).

L'objection majeure que l'on peut opposer à cette hypothèse centrale de l'ouvrage de Vickery consiste à faire remarquer qu'elle laisse inexplicé ce qu'elle prétend résoudre. Admettons, entre autres nombreuses hypothèses, celle d'une « accumulation des richesses » par les élites dirigeantes funanaises (dont les modalités seraient à discuter). Admettons également que la transmission des biens et des fonctions en ligne masculine leur ait effectivement semblé comme la solution à adopter pour préserver leur patrimoine et que ce soit bien dans ce but que ces élites aient adopté des traits de la culture indienne. Tout cela ne fait que repousser un peu plus loin le problème soulevé par Vickery, car expliquer l'adoption de nouvelles pratiques, considérées par l'auteur comme socio-économiques, par l'adoption de nouvelles représentations culturelles (titulature, onomastique divine) n'explique évidemment pas pourquoi ces dernières auraient davantage été accueillies sans être perçues comme une violation des « coutumes » (*customs*) existantes. Sauf, bien sûr, à dénier à ces pratiques culturelles tout élément de cette « essentialité » qui fonde une société et qui se retrouverait endossée par les seuls rapports socio-économiques ; sauf, en d'autres termes, à faire de ces pratiques « idéologiques » des coquilles vides manipulées à seule fin de fournir de nouveaux discours de légitimité. Ces « idéologies » se retrouveraient par la même occasion privées de leur pouvoir de suggestion. Il faut, pour que les traits indiens puissent être à la source d'un nouveau discours de légitimité, qu'ils apparaissent eux-même légitimes ; il reste toujours au final à rendre compte du processus d'« indianisation ».

Quelle que soit la solution retenue pour sortir de l'impasse à laquelle on est conduit, un préalable est sans doute de renoncer à une conception figée de la « coutume » comme programme de répétition et de reproduction de ce qui a été fait, pour adopter une vision dynamique de celle-ci comme ce qui est en train de se faire²³. Rappeler cet ancrage de la « coutume » dans la réalité changeante des rapports humains, c'est

faire l'hypothèse que de tels rapports émergent historiquement avec toutes leurs dimensions, sociale, économique *et* « idéologique » : si donc on suppose une concurrence des systèmes de dévolution des biens et des fonctions pour le Funan des III^e et IV^e siècles, on supposera également une concurrence des discours de légitimation dès l'émergence de nouvelles pratiques successorales (que l'on fasse appel ou non au processus d'indianisation).

Une critique des textes chinois qui dénonce une rationalisation du mode de filiation du Funan par les historiens chinois se révèle donc moins fausse qu'inefficace.

Elle n'est pas fausse car on concèdera que les régimes de succession n'étaient sans doute pas ce qui, des « mœurs des barbares », était le plus susceptible d'être rendu avec justesse par les auteurs chinois. On l'a vu, le défaut à reconnaître pleinement la diversité de l'information transmise par les auteurs chinois explique pour beaucoup le caractère systématique des critiques dirigées à leur encontre ; on ne saurait répondre à ces critiques en ignorant à notre tour, outre la diversité des types d'ouvrages et de leurs auteurs, l'inégale qualité de l'information qu'ils contiennent (personne ne songe à considérer sur le même plan la date d'une ambassade et tel commentaire sur le caractère « doux » ou « belliqueux » des habitants du Funan).

Elle est inefficace car elle manque son but, qui est de mettre en évidence une « réalité des faits » différente et sous-jacente au récit que nous en donnent les auteurs chinois.

L'épisode de la succession de Jayavarman appelle la même prudence. Selon le *Liangshu*, son successeur, Rudravarman, était le fils d'une concubine, qui n'accéda au trône qu'en assassinant son frère cadet, fils de l'épouse légitime. Vickery ne conteste pas ici l'identité de l'héritier légitime, mais l'explication par le rang relatif des épouses que donne le récit chinois de cette légitimité : le frère de Rudravarman n'était pas l'héritier désigné parce qu'il était le fils de l'épouse légitime, comme le suggèrent les textes chinois, mais parce qu'il était précisément le cadet selon une tendance à l'ultimogéniture attestée dans les inscriptions plus tardives.

Vickery n'ignore pourtant pas que l'une des rares inscriptions qui nous renseignent sur l'histoire du Funan, K 875²⁴, donne le nom de l'épouse de Jayavarman (la reine Kulaprabhāvatī) et la qualifie d'« épouse principale » (*agramahiṣī*), désignation que l'on retrouvera dans l'épigraphie angkoriennne. L'hypothèse d'une rationalisation chinoise n'est donc pas invraisemblable, mais elle a des chances d'être incomplète ; le statut des épouses a pu effectivement jouer un rôle, sinon dans le cours même des événements, du moins dans les représentations que les Funanais eux-mêmes en ont données (aux Chinois qui ont recueilli l'épisode).

Ajoutons que le cas d'une prétention égale à régner du frère cadet et du frère aîné se retrouve à plusieurs reprises dans l'histoire du Cambodge ancien, avec des solutions différentes. On en trouve une illustration avec la succession de Viravarman à la fin du VI^e siècle et au début du VII^e, assez proche dans le temps de l'exemple que l'on vient de voir. Selon la même hypothèse d'une tendance à l'ultimogéniture, c'est Mahendravarman, le fils cadet de Viravarman, qui aurait été l'héritier désigné, obligeant son frère aîné, Bhavavarman, à conquérir de nouveaux territoires (Jacques 1986 :

68). Toutefois, chaque fois que des inscriptions contemporaines – ou légèrement plus tardives – nous renseignent sur la succession des souverains de cette époque, c'est toujours selon l'ordre Viravarman, Bhavavarman et Mahendrarvarman. Les inscriptions de Mahendrarvarman ne font pas exception et il semble même qu'on y ait senti la nécessité de réaffirmer sa légitimité à régner au même titre que ses prédécesseurs²⁵. On mesure, à travers cet exemple et les précédents, la tension qui lie et sépare en matière de succession tout à la fois la norme (ou, si l'on veut, la « coutume »), sa mise en pratique et les discours de légitimité des élites.

Épigraphie locale, histoires chinoises : contradiction des sources ou différences des intrigues ?

Avec les noms de Jayavarman et Rudrarvarman, pour la première fois, sources chinoises et inscriptions locales correspondent. Cette confrontation désormais possible est à l'origine d'une troisième série de critiques, qui est supposée venir confirmer les soupçons d'une lecture jusque-là indépendante des sources chinoises. L'épigraphie des VI^e et VII^e siècles, loin de s'accorder en tout point avec ce que nous disent les textes chinois, serait le plus souvent en contradiction avec eux, ou ne permettrait au mieux que des connexions ténues. On se souvient de la mise en garde de Vickery : chaque fois qu'un texte chinois ne peut être concilié avec le témoignage de l'épigraphie locale, son contenu doit être considéré comme suspect (Vickery 1998 : 34-35).

Anthroponymie, titulature et toponymie

Les premiers historiens du Cambodgien ancien, sinologues ou non, se sont beaucoup attachés à établir des équivalences phonétiques entre les titres, les noms de lieux et de personnes transmis par les inscriptions et ceux connus par les textes chinois. Ce sont ces mêmes équivalences que leurs successeurs ont, à plusieurs reprises, remises en cause.

Deux exemples reviennent régulièrement dans les travaux de Jacques et de Vickery : la restitution du titre *kurun bnam*, « roi de la montagne », proposée une première fois par Louis Finot et reprise par Cœdès, à partir d'une équivalence entre le chinois *funan* et le khmer *bnam/vnam* (« montagne ») ; l'identification de Temu, qui désigne la capitale du Funan dans le *Xin Tangshu*, avec le Vyādhapura des inscriptions locales, selon une équivalence entre le sanskrit *vyādha* et le khmer *dalmāk*, que l'on suppose transcrit par *temu*.

Claude Jacques et Michael Vickery ont insisté sur tout ce qu'offraient de spéculatif ces fragiles restitutions. Mais aussi spéculatives soient-elles, on s'étonne de la facilité avec laquelle ces auteurs en imputent la responsabilité *et* aux sources chinoises *et* à l'intention de Cœdès : son erreur, nous disent-ils, aurait été de vouloir faire s'accorder les données locales de l'épigraphie aux sources chinoises, là où il aurait dû faire exactement l'inverse (Jacques 1986 : 60 ; Vickery 1998 : 34-36).

Proposer une équivalence entre *vyādha* et *dalmāk* est sans aucun doute forcer les données de l'épigraphie pour aboutir en bout de raisonnement à une correspondance avec le chinois *temu* ; mais celle-ci n'est possible qu'en restituant par ailleurs *temu* en *dalmāk*, ce qui est également extrapoler les sources chinoises²⁶. De la même façon,

la restitution d'un titre « roi de la montagne » (*kurun vnam*) est faire autant violence aux inscriptions qu'aux textes chinois : aucune de ces sources ne rapporte une telle titulature (en khmer ou transcrite du khmer). En revanche, les unes parlent de *poñ* et les autres de *fan*, ce qui conduit Vickery à proposer une correspondance entre les deux termes (Vickery 1998 : 203).

Sur cette question, la démarche de Vickery est-elle d'ailleurs fondamentalement différente de celle de Cœdès ? D'une part, il n'existe aucune inscription qui nous permette de connaître le titre austroasiatique (ou austronésien) porté par les premiers souverains du Funan ; d'autre part, la restitution de *poñ* à partir de *fan* est loin d'être parfaite, comme le concède Vickery lui-même, qui ne peut exclure que *fan* puisse être un ethnonyme et non un titre (Vickery 1998 : 67). Faut-il soupçonner Vickery, lorsqu'il écrit que *poñ* est le seul titre offrant quelque ressemblance avec le terme *fan*, de vouloir infléchir les données de l'épigraphie pour qu'elles correspondent aux textes chinois ? Evidemment non.

Il s'agit donc de ne pas se tromper de cible et de faire clairement la distinction entre la mise en cause des auteurs chinois et celle des travaux de Cœdès : des critiques adressées par Vickery à ce dernier, les données chinoises comme la volonté de proposer des correspondances entre les sources ressortent hors de cause²⁷.

Reste bien sûr à savoir quel type de correspondance, ou de contradiction, on cherche à mettre en évidence, et pour quel type d'informations. En bref, il ne suffit pas de montrer des divergences entre les sources pour être en droit de privilégier les unes par rapport aux autres. Encore faut-il s'assurer que l'on compare bien deux choses comparables : en d'autres termes, il faut que le « fait historique », soumis à la comparaison, soit bien « découpé » de la même façon chaque fois que l'on interroge les sources.

Pour reprendre un exemple utilisé plus haut, on ne remet pas en cause l'intérêt du *Xin Tangshu* (*Nouvelle Histoire des Tang*), lorsque celui-ci nous suggère qu'il n'y avait qu'un centre politique du Funan (Temu, puis Nafuna), en faisant simplement remarquer que les inscriptions indiquent que le Cambodge préangkorien connut bien davantage de centres de pouvoir, éventuellement concurrents. En toute rigueur, on ne pourra démontrer une contradiction entre les sources chinoises et la connaissance historique acquise par ailleurs que s'il est établi qu'aucun centre politique du Cambodge ancien, pour la période considérée par le *Xin Tangshu*, n'était susceptible d'être désigné comme capitale unique du Funan par les historiens chinois (et d'être restitué en Temu, puis Nafuna)²⁸.

Les discussions autour du nom même de « Funan » fournissent un exemple plus complexe des réflexions confuses qu'a pu susciter le travail de comparaison des sources. Périodiquement, les historiens du Cambodge ancien qui ont succédé à Cœdès ont appelé à rompre avec l'usage fait jusqu'alors des noms de Funan et Zhenla, soit pour les réduire à de simples références temporelles et spatiales (Vickery 1998 : 43), soit pour les bannir tout simplement de l'historiographie (Wolters 1999 : 109). Gageons que ni l'une ni l'autre de ces résolutions ne sera davantage suivie aujourd'hui que lors de leurs premières formulations il y a deux décennies.

Le questionnement des anciens usages s'impose sans aucun doute. Mais la

démarche proposée continue à vouloir dissocier d'un côté les écrits chinois, de l'autre la réalité historique qu'ils décrivent²⁹, en feignant d'ignorer qu'ils font également partie de cette réalité. Ce faisant, on persiste à vouloir les comparer à des travaux d'historiens contemporains, pour mieux leur reprocher de ne pas en remplir les critères. Ce n'est pas le fait que les termes Funan et Zhenla soient des catégories commodes utilisées par les Chinois pour ordonner les connaissances acquises sur les « barbares du Sud » que je conteste ici, mais l'incapacité à reconnaître leur historicité. Ces catégories ne peuvent être le produit du seul regard des auteurs chinois si l'on pose *a fortiori* l'hypothèse d'une origine sud-est asiatique des termes, comme cela semble le plus probable (Pelliot 1903 : 288). Même si les détails du processus demeurent largement hors de notre portée, il faut bien restituer la genèse de ces catégories qui émergent au fil des contacts accrus entre ambassadeurs et marchands d'origine sud-est asiatique ou plus lointaine, pendant la première moitié du 1^{er} millénaire. C'est lors de ces échanges que les noms des lieux, des peuples, des « rois » et de leurs « royaumes » se créent, circulent et se transmettent, avec des acceptions qui fluctuent sans aucun doute selon les intermédiaires : de ces échanges d'information, les noms de Funan et Zhenla tirent leur part de « réalité historique sud-est asiatique ».

Cela dit, ce sont bien les auteurs chinois, et non l'un de leurs intermédiaires, que l'historien fait parler en utilisant les termes de Funan et Zhenla. Il ne doit effectivement subsister aucune ambiguïté à ce propos (de sorte que l'usage des guillemets me semble inutile : ce sont bien les Chinois que l'on cite). Mais il en va exactement de même lorsqu'on choisit d'utiliser les toponymes transmis par les inscriptions, tels Ādhyapura, Bhīmapura et autre *pura*. C'est aux auteurs de ces inscriptions que l'on donne alors la parole et, *in abstracto* (en dehors de tout questionnement historique précis), il n'y a pas là davantage de légitimité qui puisse être revendiquée par l'historien. Il ne s'agit pas de trancher entre les différentes catégories héritées des sources, mais de prendre position par rapport à elles toutes, en commençant par les « historiser ».

On continuera donc à utiliser les termes de Funan et Zhenla, sans exclusive et sans les dissocier de la richesse d'informations dont ils sont pourvus. Si l'on doit avoir recours à de simples cadres à la fois chronologiques et spatiaux, les expressions hybrides comme celle de « Cambodge préangkorien » semblent faire l'affaire. En revanche, une formulation comme « le pays khmer », utilisée pendant un temps par Claude Jacques sans en ignorer toutefois la difficulté d'emploi³⁰, apparaît plus riche d'ambiguïtés, surtout si l'on érige le critère ethnique ou linguistique en argument de justification contre le recours à des exonymes (comme Funan et Zhenla), alors même qu'il fait difficulté³¹.

La conquête du Funan par le Zhenla

A parcourir l'ouvrage de Vickery, la seule contradiction entre les inscriptions locales et les textes chinois qui paraisse *a priori* pouvoir être définie comme telle porte sur la transition entre le Funan et le Zhenla. L'épisode, riche d'implications pour la connaissance du Cambodge préangkorien, mérite que l'on s'y attarde un peu.

Selon le *Suishu*, « le Tchen-la [...] était originellement un royaume vassal du Fou-nan [...] Citrasena s'empara du Fou-nan et le soumit » (Pelliot 1903 : 272) ; selon le

Xin Tangshu, « le roi Ksatriya Isana, au début de la période tcheng-kouan [626-649], soumit le Fou-nan et en posséda le territoire » (Pelliot 1903 : 275). Les rois Citrasena et Isana ont été identifiés respectivement aux rois Citrasena-Mahendravarman et Īsānavarman des inscriptions. Les textes chinois évoquent ainsi clairement une conquête du Funan par le Zhenla et c'est ce récit des événements qu'adopte Coëdès³².

Vickery juge l'hypothèse d'une conquête inconciliable avec les données des inscriptions qui, à ses yeux, attestent au contraire une remarquable continuité politique dans le Cambodge préangkorien des VI^e et VII^e siècles. Au récit d'une conquête, il substitue l'hypothèse d'un déplacement des centres de pouvoir des zones côtières marchandes vers les régions agricoles de l'intérieur des terres (Vickery 1998 : 22). Selon une hypothèse déjà ancienne, ce changement de polarité serait à mettre en relation avec le déclin du Funan, engendré par le déplacement des routes du commerce maritime grâce auxquelles il s'était développé. « Et cela est en soi, estime Vickery, un argument implicite contre le scénario traditionnel d'une conquête : le Funan était en déclin et n'était plus un objet de convoitise » (Vickery 1998 : 79). En admettant l'hypothèse du déclin, un tel argument semble aisément réversible : c'est précisément parce que le Funan était en déclin qu'il a pu être conquis. Mais l'essentiel de l'argumentation de Vickery est ailleurs et plus complexe.

Il repose en premier lieu sur la lecture de l'inscription K 53 de Kdei Ang. Le site est localisé dans la province de Prei Veng, dans la partie méridionale du Cambodge supposée avoir été anciennement sous la domination des rois du Funan. L'inscription énumère quatre générations de dignitaires appartenant à un même lignage, qui se seraient transmis la charge du gouvernement d'Āḍhyapura (identifié avec le site même de Kdei Ang ou ses environs). Ces dignitaires furent au service de cinq rois successifs : Rudravarman, Bhavavarman, Mahendravarman, Īsānavarman et Jayavarman I. Rudravarman et Mahendravarman furent respectivement le dernier roi du Funan et le premier roi du Zhenla dont les sources chinoises nous donnent le nom. Vickery conclut à une incontestable continuité politique, dans le statut des élites comme dans la succession royale.

Pour autant que le lignage mentionné dans K 53 soit représentatif de l'élite funanaise (ce qui reste à prouver), la première assertion est une hypothèse raisonnable, tandis que la seconde est simple spéculation si elle repose sur les seules données de K 53. Vickery invoque bien ici un petit groupe d'inscriptions, censé établir une relation de parenté entre les dignitaires de K 53 et les souverains au service desquels ils sont placés. Mais cette autre hypothèse n'est pas moins hasardeuse. Elle combine trois informations différentes : le fils d'Īsānavarman, Śivadatta, est nommé aux environs de 628 à la tête d'Āḍhyapura (K 54 et K 1150) ; à une époque postérieure, l'un des dignitaires de K 53, Siṃhadatta, reçoit la même charge du roi Jayavarman I ; le gouvernement d'Āḍhyapura serait héréditaire au sein de la famille de Siṃhadatta (K 53 et K 55). Aucune inscription ne mentionne explicitement un lien de parenté entre Śivadatta et Siṃhadatta, ou entre leurs familles respectives³³.

Aux hypothèses mal étayées s'ajoutent les données de l'épigraphie que Vickery choisit d'ignorer. Un autre petit groupe d'inscriptions attire pourtant l'attention : K 60, K 604 et K 54 (déjà citée). Toutes trois rapportent la nomination par Īsānavarman de

dignitaires à la tête de *pura* localisées sur l'ancien territoire supposé du Funan. L'une au moins de ces nominations entérine une prise de pouvoir par la force. Or, toutes sont datées des années 626-628, qui correspondent précisément à la période à laquelle le *Xin Tangshu* fait remonter la conquête du Funan par Īsānavarman³⁴.

Ce rapprochement entre les inscriptions et les textes chinois n'a pas valeur de démonstration. La coïncidence ne pourrait simplement être que de date. Mon propos est plutôt ici de montrer que non seulement les données des inscriptions ne s'opposent pas à l'hypothèse d'une conquête, mais qu'elles sont aussi susceptibles de s'accorder avec celle-ci. Dès lors, on ne peut se débarrasser du contenu du *Xin Tangshu* ou du *Suishu* aussi facilement que le fait Vickery. En guise d'examen critique de ces deux ouvrages, son lecteur est renvoyé une nouvelle fois à la position de principe qui suspecte une rationalisation des faits par les auteurs chinois : ceux-ci auraient interprété en termes de conquête un simple déplacement dans l'équilibre des pouvoirs (Vickery 1998 : 22). Mais que deviennent alors les récits de la prise de Temu et du déplacement de la capitale vers la ville de Nafuna, ou encore les mentions des ambassades du Funan qui, selon le *Xin Tangshu*, « vinrent à nouveau à la cour » après 618 ? De l'hypothèse d'une rationalisation, on serait alors rapidement conduit à celle d'une pure invention, d'un « embellissement spéculatif » de la part des auteurs chinois.

Au-delà d'une lecture différente des sources, la distinction entre la position adoptée ici et celle de Vickery porte évidemment sur l'usage que l'on fait du concept de conquête. Dans l'ouvrage de Vickery, ce concept se confond avec ce qui serait prétendument la version chinoise des faits : un État en remplace un autre et, par voie de conséquence, une classe de dignitaires s'y substitue à une autre (Vickery 1998 : 321).

Partant d'une définition aussi tranchée – toute implicite qu'elle soit –, Vickery n'a guère de mal à montrer, sur la base des rares inscriptions disponibles et en particulier de K 53, que le concept ne peut alors être appliqué au cas étudié, sauf à lui faire perdre son intérêt : « Si l'élite entière du Funan était si prompte à acquiescer à la conquête du Chenla, alors le concept de 'conquête' perd toute pertinence » (1998 : 377). Deux remarques s'imposent ici : d'abord, le corpus épigraphique ne permet pas aujourd'hui de se prononcer ainsi sur l'élite « entière » du Funan ; ensuite, le Cambodge préangkorien risque de ne pas être le seul à ne pouvoir illustrer le concept de conquête ainsi formulé.

Le raisonnement de Vickery paraît là encore biaisé dès le départ en raison des postulats méthodologiques adoptés, qui réaffirment l'opposition entre histoires événementielle et non événementielle. De toute évidence, le concept de conquête est dès l'abord suspect aux yeux de Vickery, pour ce qu'il est susceptible de contenir d'événementiel (le conflit guerrier). En rejetant à la marge du concept cette part d'événementiel et en définissant de façon caricaturale les processus qui auraient seuls droit au titre de « changements structurels », Michael Vickery condamne, avant toute confrontation aux données, le terme de conquête à être inutilisable. Soit le terme désigne tout au plus le résidu anecdotique resté en marge de la « réalité historique » et perd alors toute pertinence ; soit il contient en lui-même toute la « réalité historique » d'une période donnée, mais il n'est guère alors d'exemples concrets qui puis-

sent en fournir une illustration (les cas où les vainqueurs se substituent en toute chose aux vaincus sont évidemment l'exception).

Michael Vickery stigmatise, certes, à juste titre l'utilisation récurrente que fait l'ancienne historiographie de l'expression « se tailler un royaume », utilisée le plus souvent sans qu'il soit prêté attention à ce qui a permis cette expansion : le contrôle des ressources et des hommes (Vickery 1998 : 5, n. 12). Mais, ce faisant, il me semble ne pas mener la réflexion à son terme et manquer finalement le but à atteindre, qui n'est pas d'évacuer l'événementiel mais de le réintégrer dans la compréhension historique. Il est évident que les conquêtes – revendiquées par ou attribuées à Bhavavarman et ses successeurs – n'ont pu avoir d'existence en dehors de relations sociales et économiques données. Mais c'est précisément pour cette même raison qu'elles ne peuvent être conçues comme le simple produit de ces relations, cela d'autant moins qu'elles en génèrent certainement de nouvelles. Les modalités mêmes du conflit sont susceptibles de faire naître des formes inédites de centralisation politique ou de mobilisation des ressources. Au-delà du conflit proprement dit, les guerres de conquête sont source de richesses et occasionnent, par l'accumulation de butins et par les transferts des droits sur les terres et les populations, une redistribution des pouvoirs, non seulement parmi les vainqueurs, mais aussi parmi les vaincus. La continuité du statut des dignitaires de K 53 (qui, j'y insiste, ne saurait être représentative de tout le Funan) s'intègre sans mal dans ce schéma d'ensemble, qui n'exige en aucun cas la destruction complète des ennemis du moment, mais plutôt leur subordination. Vainqueurs et vaincus ont alors chacun intérêt à miser sur la continuité dans leurs stratégies sociales (l'hypothèse de mariages n'est pas exclue) et dans leurs discours, que ce soit en vue de se réapproprier une certaine légitimité, ou par opportunisme.

Envisager sous cet angle une conquête du Funan par le Zhenla ne nécessite pas de supposer l'existence de deux États déjà pleinement constitués, comme l'affirmerait une vision prétendument chinoise des faits. C'est en revanche faire l'hypothèse que le passage à un système étatique, envisagé par Vickery pour le règne de Jayavarman I (654-680/1, 691), ne peut pleinement être compris sans considérer ce contexte de conquête et d'expansion qui marquerait les règnes de ses prédécesseurs³⁵.

CONCLUSION

Lorsque Michael Vickery passe de la critique des sources chinoises à celle des inscriptions sanskrites et, par extension, à la question de l'indianisation, il conserve la même approche de l'interculturalité, envisagée désormais à travers le regard indigène. On y retrouve la même rhétorique d'une pensée stratifiée qui distingue entre une réalité sous-jacente, locale, khmère, et un emprunt à l'Inde « superficiel », simple « habillage » ou « vernis » de « façade »³⁶.

La réhabilitation des sources chinoises doit donc être solidaire d'une critique plus générale du culturalisme à l'œuvre dans l'ouvrage de Vickery. On rendrait imparfaitement compte des présupposés de l'auteur sur les sources chinoises en les imputant simplement à ce qui serait une mauvaise connaissance du monde chinois. Sa hiérarchisation des inscriptions sanskrites, reléguées comme les textes chinois derrière les

inscriptions khmères, dit assez bien combien il reproche avant tout à ces sources « déclassées » de ne pas être khmères, indépendamment du lieu et de leur mode de rédaction.

L'analyse de la notion de « faire sens », à laquelle on peut adjoindre celle « d'affinité élective » utilisée par Kulke (1990), permet d'éclairer à la fois ce qui semble fonder cette part de culturalisme qui subsiste dans l'ouvrage de Vickery et dans l'historiographie récente, mais aussi l'impasse à laquelle l'approche culturaliste est susceptible de conduire.

Les deux notions ont plus qu'un air de famille avec celles de « sélection » et de « réinterprétation » introduites dans les années 1930 et 1940 par M. Herskovitz et l'anthropologie culturelle américaine, auxquels on doit les premiers efforts de théorisation autour du concept d'acculturation. Les historiens chinois « sélectionnent » et « réinterprètent » la réalité khmère, de sorte que leurs écrits nous renseignent moins sur celle-ci que sur leurs propres conceptions. Les Khmers « sélectionnent » et « réinterprètent » les éléments de l'« univers hindou » dans lequel ils prennent place et le discours qui en résulte (les inscriptions sanskrites) ne nous renseigne sur le monde khmer que parce qu'il s'ajuste à une réalité antérieure à lui-même.

Ces notions ont été largement adoptées par l'historiographie récente, car elles permettaient d'attribuer complètement l'initiative du processus d'indianisation aux élites sud-est asiatiques, en réaction aux conceptions traditionnellement associées à l'œuvre de Coëdès. Ce faisant, les solutions adoptées ont toutes tendu à appauvrir la notion d'emprunt, selon deux procédés attendus : l'un, qui repose sur un postulat « relativiste » et réduit les traits indiens à un simple vernis ; l'autre, qui fait davantage l'hypothèse de l'« universalisme » et d'un fond culturel commun à l'Asie du sud et du sud-est. Cette seconde approche a en particulier été développée par les travaux de Paul Mus (Mus 1933). Dans un cas, l'emprunt est superficiel ; dans l'autre, ce qui est emprunté est déjà présent chez les populations récipiendaires. Dans les deux cas, l'emprunt n'en est pas vraiment un. Les deux procédés peuvent naturellement être conjugués, ce qui débouche sur l'hypothèse d'une « instrumentalisation » de la culture indienne : l'idée d'une proximité culturelle avec le sous-continent indien n'est invoquée que pour venir étayer celle d'une sélection des éléments empruntés, selon les besoins qu'en ont les sociétés sud-est asiatiques.

Les « besoins » supposés expliquer en dernier ressort le processus d'indianisation-instrumentalisation ne sont alors guère difficiles à identifier : depuis Jacob Cornelis van Leur (qui se réfère ici à Max Weber)³⁷, c'est le « besoin de légitimité » des élites locales que ne cesse d'invoquer l'historiographie « indigéno-centrique » sous différentes formulations (sur ce point, la position de Vickery ne diffère guère de celle de Van Leur ou de Wolters). C'est en appuyant sa démonstration sur cette notion de « légitimité » que la littérature récente a très largement fait l'hypothèse de la continuité dans l'histoire sud-est asiatique. Se sont ainsi retrouvés mis sur le même plan les tambours de bronze du Dông Son, les perles de fabrication indienne, les inscriptions sanskrites, ou les brahmanes eux-mêmes (Kulke 1990, Christie 1995), réduits à leur plus petit dénominateur commun – un air d'exotisme et une certaine préciosité –, qui les désigne comme des « biens de valeur », sources de prestige et donc de

légitimité. On a ainsi pris pour principe explicatif ce qu'il s'agissait au contraire d'expliquer, et en premier lieu pourquoi, à une époque donnée, le prestige s'investit dans tel « objet de valeur » et non dans tel autre.

Cette théorie de l'indianisation a aujourd'hui des allures d'orthodoxie au sein de la recherche historique sur l'Asie du sud-est du 1^{er} millénaire EC. Elle a pour défaut majeur de ne guère rendre compte de l'ampleur du phénomène décrit. Nombreux sont les domaines d'activité des sociétés anciennes sud-est asiatiques dont l'indianisation ne saurait être expliquée par un tel processus d'instrumentalisation, combinant sélection, réinterprétation et réponse à un besoin de légitimité. L'historiographie récente a certainement raison de souligner les mécanismes de sélection et de réinterprétation à l'œuvre dans l'indianisation, mais elle me semble avoir tort de définir celle-ci par ceux-là. Si le terme d'indianisation doit signifier quelque chose, ce doit être plutôt le processus inverse : c'est dès lors qu'il n'y a plus seulement sélection, dès lors que l'emprunt débordé l'instrumentalisation des éléments empruntés, qu'il y aurait indianisation proprement dite. Ce n'est pas le lieu ici d'une étude détaillée non seulement de ces « débordements » occasionnés par l'indianisation, mais aussi des « formes de négociation » entre maintien de la tradition et accompagnement du changement qui résultent de l'emprunt. Dans la perspective d'une telle étude, je me limiterai à une brève redéfinition de la notion de « faire sens », qui vise à prolonger la réflexion ouverte par Oliver Wolters et qui paraît un préalable nécessaire avant de s'engager dans le débat sur l'indianisation.

La notion de « faire sens » offre une indéniable valeur heuristique, mais demande à être clarifiée de telle sorte qu'elle ne soit pas synonyme de sélection et de réinterprétation. Elle exprime succinctement le postulat selon lequel tout processus de connaissance serait un processus de reconnaissance (voir Wolters 1999 : 109). On adhère à une croyance, une théorie, dès lors qu'on lui donne un sens. Mais, comme l'écrit le sociologue Raymond Boudon (1996, 2003), à qui j'emprunte ici la démonstration, la notion de « sens » n'est pas d'une clarté immédiate et peut être retraduite par la notion plus simple de « raisons ». Le sens d'une croyance réside dans les raisons que l'acteur a d'adopter cette croyance ; ces raisons sont la cause de cette croyance. Sur ce point, la position de l'historiographie sur l'indianisation apparaît réductrice. Elle n'envisage pas d'autres rationalités (*i.e.*, le fait « d'avoir des raisons de ») qu'instrumentale : l'acteur adhère à un système de croyance parce que cela lui paraît comporter des conséquences utiles pour lui ; dans le cas qui nous intéresse, parce que les élites sud-est asiatiques seraient en recherche de légitimité. Un tel postulat ne permet pas d'expliquer la complexité, la richesse et la durée d'un processus tel que celui de l'indianisation du Cambodge ancien. C'est ce qu'autorise en revanche la notion de « rationalité cognitive », telle que la définit en particulier Boudon, qui propose ici une relecture de la distinction faite par Max Weber entre « rationalité instrumentale » et « rationalité axiologique »³⁸ (la « relecture » des travaux de Weber n'est pas indifférente dans le contexte du débat sur l'indianisation, si l'on se rappelle combien ils ont largement inspiré la thèse de Van Leur et la première formulation de « l'indigéno-centrisme » sud-est asiatique³⁹). Selon cette perspective cognitiviste, on adhère à une théorie lorsqu'on croit celle-ci juste, c'est-à-dire, lorsqu'elle nous semble

rendre compte de façon satisfaisante des données de l'observation, et lorsqu'on ne dispose pas de théorie alternative aussi satisfaisante. Sans être forcément présentes à notre conscience ni former système, ces données de l'observation définissent un « programme de vérité »⁴⁰ éminemment contextuel. Une telle approche attire ainsi l'attention sur le fait qu'on ne pourra rendre compte du processus d'indianisation en insistant, comme le fait Wolters, sur la continuité de l'histoire sud-est asiatique – de la même façon qu'on ne peut mesurer la fiabilité des sources chinoises sans étudier le contexte changeant de leur rédaction. C'est également réaffirmer combien la problématique de l'indianisation ne saurait être indépendante de celle de la formation de l'État en Asie du sud-est, pour autant que l'on ne conçoit pas cette dépendance comme une relation de causalité mécanique.

Dire ici que l'on adhère à un système de croyances lorsqu'on le perçoit comme « vrai », c'est-à-dire, congruent avec les « données de l'observation », ne signifie pas qu'il s'agit d'une simple reformulation de ce que l'on a pris l'habitude de faire. Il faut ajouter, ce qu'omettent de considérer Wolters et, bien plus encore, ses lecteurs, que c'est là une reformulation *de telle sorte qu'il nous semble alors possible ou même nécessaire de le faire différemment*. On est donc en droit, comme l'écrit une large part de l'historiographie, de poser l'emprunt d'éléments indiens dans la continuité de pratiques locales ; mais, il faut y insister, celui-ci ne se résume pas à cette continuité. Il y a bien emprunt, et un emprunt irréductible à la rationalité instrumentale traditionnellement invoquée.

La même approche cognitive s'applique aux sources et historiens chinois qui « font sens » de la réalité khmère. Certes, on ne peut exclure l'hypothèse d'une « sélection » et d'une « réinterprétation » des données de l'histoire khmère accessibles aux auteurs chinois ; mais il faut bien constater par ailleurs l'échec de l'historiographie récente, d'une part, à identifier ce « biais » que la vision chinoise est supposée introduire, d'autre part, à rendre compte de la richesse de l'information livrée par ces sources. J'ai rappelé plus haut combien la réponse apportée par Wheatley à la mise en cause du « modèle dynastique » des auteurs chinois par Jacques et Wolters me paraissait exemplaire de l'approche à adopter : les historiens chinois, nous dit Wheatley, étaient tout à fait en mesure d'évaluer les différences de trajectoires politiques observées le long des côtes de la mer de Chine et ils ont su parfaitement manipuler à cette fin le vocabulaire politico-géographique qui était à leur disposition. La capacité des auteurs chinois à adapter leur mythe de supériorité selon les termes d'une « vertu » rayonnante, ainsi que l'influence grandissante du bouddhisme venant concurrencer cette réaffirmation des valeurs confucéennes, permettent d'expliquer cette évolution du regard des historiens chinois au-delà du propos convenu sur l'étrangeté des terres non chinoises.

Quel que soit le sinocentrisme latent dans la connaissance produite par ces auteurs, leur démarche relève bien d'une tentative de percevoir les actions d'autrui *comme l'une des manières possibles de faire, selon d'autres règles et dans d'autres conditions*. Elle relève, en d'autres termes, de cette même rationalité cognitive qui permet de poser le cadre d'une étude historique de l'indianisation. Une différence évidente est que, dans un cas, le processus de connaissance aboutit à une acculturation, dans

l'autre, non. La distinction nous renvoie à la définition, toujours selon les termes de Boudon, de la rationalité axiologique comme cas particulier de la rationalité cognitive : dans le premier cas, « l'acteur » (pour nous, les Khmers) détermine ce qu'il est bon, légitime de faire dans telle ou telle circonstance ; dans le second, « l'acteur » (les historiens chinois) recherche, dans la mesure de ses moyens, le vrai. Mais les deux processus de connaissance, prescriptif et descriptif, sont fondamentalement similaires et imposent de définir, beaucoup plus précisément que ne le font les thèses culturalistes et fonctionnalistes, le contexte historique des regards tournés vers l'Inde ou depuis la Chine. L'indianisation de l'Asie du sud-est n'aurait pas eu cette ampleur et cette durée s'il ne s'était agi que de reformuler les pratiques de légitimation des cultures locales ; ni les sources chinoises cette richesse et cette exactitude de l'information transmise s'il ne s'était agi que de reproduire les poncifs d'une culture sinocentrique.

Notes

- 1 Voir par exemple son compte rendu par David Chandler (1999).
- 2 « 'Making sense' is the mental process of understanding new things in the light of existing knowledge by spotting similarities. [...] One familiarizes the unfamiliar by mapping the unfamiliar on what is already known » (Wolters 1999 : 109).
- 3 « Evidemment je ne suis pas d'accord avec la définition de l'histoire donnée par Veyne (1978 : 9-10), selon laquelle l'histoire n'est pas une science et n'a pas de méthode, mais [pour qui] 'les historiens racontent des événements vrais qui ont l'homme pour acteur ; l'histoire est un roman vrai'. Tout au moins Veyne montre-t-il du respect pour la vérité » (Vickery 1998 : 3, n. 7). L'attaque contre Veyne est réitérée dans l'article plus récent que l'auteur consacre aux travaux de George Coédès (Vickery 2000).
- 4 Vickery cite les travaux de A.M. Barrett Jones, J.G. de Casparis, F.H. van Naerssen et J. Wisseman Christie pour Java et Sumatra et de Aung-Thwin et de Lieberman pour la Birmanie.
- 5 Sur l'emploi de la notion d'intrigue dans l'ouvrage de Paul Veyne (*Comment on écrit l'histoire*, 1978), voir Ricœur 1983 : 301-310.
- 6 « Comment cela s'est véritablement passé ». Cette formule, traditionnellement attribuée à Leopold van Ranke, apparaît à la page 79 de l'ouvrage de Vickery.
- 7 Voir le dossier consacré à cette question par la revue *Annales* en 2002.
- 8 Ceci explique que Vickery et son travail sur la manipulation des généalogies par les lignages royaux à l'époque angkorienne aient pu être classés sous l'étiquette du déconstructionnisme postmoderne dans l'article de Legge sur l'historiographie sud-est asiatique (1992 : 48).
- 9 Ce va-et-vient de Vickery entre des positions qui paraissent évidemment contradictoires, le marxisme et le relativisme culturel, ne doit pas nous surprendre outre mesure. Les deux positions partagent une même vision stratifiée de la réalité sociale et, à ce titre, semblent s'étayer mutuellement. Sous les « idéologies », Vickery s'attache à débusquer tantôt des « rapports socio-économiques » qui lui permettent de démontrer la nature superficielle de l'indianisation, tantôt d'autres « idéologies », celles d'une culture locale irréductible qu'il omet alors de ramener à des « rapports socio-économiques » et qui lui permet, là encore, de relativiser l'emprunt à l'Inde.
- 10 Le même exemple et la même analyse de la très grande exactitude factuelle des histoires officielles chinoises se retrouvent dans Vandermeersch 1994.
- 11 Chez Vickery, ce soupçon de départ porté sur l'ensemble des sources chinoises prend la forme de citations empruntées à un cours dactylographié de Claude Jacques (1985 : 5) : « Comme Jacques [...] l'a noté, les sources chinoises 'ont largement emprunté les unes aux autres' » (Vickery 1998 : 35, n. 9).

- 12 Voir à ce propos les remarques de Pelliot dans l'addendum placé à la fin de son article consacré au Funan (Pelliot 1903 : 303).
- 13 La légende d'origine du Funan apparaît également dans le *Nanshi* (dont le paragraphe sur le Funan est quasiment identique à celui du *Liangshu*), le *Tongdian* et le *Taiping Yulan* (Wheatley 1983 : 149, n. 3).
- 14 Porée-Maspéro 1962-69, 3 : 794-795. Voir également Népote 1999 : 45 et Jacques 1985 : 17.
- 15 « S'il fallait dire à quelle forme hindoue peut répondre Houen-t'ien, je n'hésiterais guère à opiner pour Kaunḍinya. Mais alors on voit mal quel lien réunirait ce Kaunḍinya du premier siècle à celui du IV^e. [...] Sur une identification elle-même problématique, il est peut-être permis de poser la question, mais il serait téméraire de vouloir la résoudre » (Pelliot 1903 : 291 ; mes italiques). L'hypothèse d'une transcription du nom de Kaunḍinya, dont on n'a pas manqué de dénoncer « l'indianisme » sous-jacent, repose sur d'autres identifications également contestables : celle du pays d'origine de Huntian avec l'Inde, celle de son « culte au génie » avec le brahmanisme (Vickery 2000). Porée-Maspéro relève également que la transcription proposée par Pelliot ne fonctionne seulement qu'avec deux des trois leçons de Huntian recensées dans les textes chinois (voir Note 14).
- 16 Wang Gungwu poursuit : « La théorie de Ban Gu de la supériorité Han était de façon évidente inadéquate pour régler les relations entre les Toba-Wei et les dynasties chinoises méridionales. Elle suffisait, toutefois, lorsque des souverains étrangers envoyaient des missions pour commercer en paix. Aucune question de supériorité politique n'intervenait en ce domaine, seulement la reconnaissance du fait que d'autres pays désiraient ce que la Chine avait à donner. Aussi longtemps qu'il y avait des raisons de croire que c'était plus ou moins le cas, cela justifiait le maintien de l'usage du langage alors établi des relations avec l'étranger » (Wang Gungwu 1957 : 42-43).
- 17 L'auteur du *Nanshi* a résumé cette conception des historiens chinois en une formule lapidaire : « With *te*, they came; without *tao* they went away » (trad. Wang Gungwu 1957 : 43).
- 18 Claude Jacques a proposé à plusieurs reprises une interprétation erronée du système de tributs, en soutenant que les auteurs chinois accentuaient à dessein l'importance des royaumes ou chefferies visités afin de rehausser le prestige de l'empereur, ordonnant le tribut à de grands États dans les mers du Sud (1979 et 1986). Wheatley s'est vivement opposé à une telle hypothèse, en montrant qu'elle allait à l'encontre de tout ce que l'on connaît du fonctionnement de la bureaucratie chinoise (Wheatley 1983 : 141).
- 19 C'est également l'empereur Wu qui envoya au Funan un bonze pour rapporter un cheveu du Bouddha, dont l'existence lui fut rapportée par une ambassade de Rudravarman (*Liangshu*, Pelliot 1903 : 271). L'un des lieux où étaient rédigées les traductions portait le nom de *Funan guan*, ou « Bureau du Funan » (Pelliot 1903 : 284-285).
- 20 L'hypothèse d'une provenance septentrionale, qui repose sur la transcription utilisée par Kang Tai, est de Edwin G. Pulleyblank (1963 : 214), tandis que celle d'une origine en Asie centrale, d'après le nom de famille de Kang Tai, est de Pelliot (1903 : 275, n. 1 ; 1923 : 123-124). Les deux hypothèses sont confrontées dans une note de Wolters (1967 : 271-272, n. 63) : « An envoy with a central Asian or northern Chinese background would have been an excellent commercial observer ».
- 21 Les envoyés chinois qui ont visité la région dans le milieu du III^e siècle affirment avoir entendu parler de plus d'une centaine d'entités politiques *guo* en Asie du sud-est (Wheatley 1983 : 143). Le terme *guo* peut avoir le sens de royaume, dynastie, nation, État, ou celui, plus vague, de « pays » ; mais il peut prendre également un sens plus précis et désigner un système politique au territoire restreint contrôlé par un centre urbanisé (Wheatley 1983 : 233 ; Manguin 2000 : 161). L'étude combinée des inscriptions locales et des textes chinois sur Java et Sumatra a montré à plusieurs reprises que les auteurs chinois ont manipulé avec une grande rigueur le vocabulaire politico-géographique dont ils disposaient (Wolters 1986, Kulke 1993a).
- 22 Les chiffres renvoient à l'ordre chronologique des assassinats.
- 23 Sur l'histoire du concept polymorphe de « coutume » et de ses usages, voir Assier-Andrieu 1996 : 131 et 2001 : 72, 81.
- 24 Cœdès 1937 : 117.

- 25 « Il [Mahendravarman] était petit-fils de Śrī Sārvabhauma, fils de Śrī Viravarman, frère de Śrī Bhavavarman : bien que le plus jeune [*kaniṣṭho'pī*], il ne leur était nullement inférieur en puissance » (trad. Jacques 1986 : 67).
- 26 Sur cette extrapolation, voir Vickery 2000.
- 27 Bien qu'elles ne concernent par l'histoire du Cambodge ancien, il faut citer ici les remarquables *Etudes sino-indonésiennes* de Louis-Charles Damais (1960 et 1964), qui montrent à plusieurs reprises combien les transcriptions des Chinois se révèlent exactes et « fort précises lorsqu'on a retrouvé les expressions qu'elles recouvrent » (Damais 1960 : 29).
- 28 Selon le *Xin Tangshu*, la date de 618 semble fournir un *terminus ante quem* pour la conquête de Temu par le Zhenla et le déplacement de la capitale vers une ville située plus au sud, Nafuna. Pelliot propose de reconnaître dans ce dernier terme la transcription de *navanagara*, « ville neuve » (1903 : 295). Un certain consensus parmi les historiens identifie Temu avec le site d'Angkor Borei (province de Takeo, Cambodge). Pour Nafuna, il n'est à mes yeux pas de meilleur candidat que le site d'Oc Eo (province de An Giang, Vietnam), 80 kilomètres plus au sud. Le plan quadrillé et l'occupation plus brève et plus récente y contrastent fortement avec ce que l'on sait d'Angkor Borei. L'expression de « ville neuve » s'applique donc assez bien à Oc Eo, que l'on choisisse ou non de l'identifier avec le Nafuna des sources chinoises (sur la datation de la « ville » de Oc Eo, voir les rapports encore inédits de la Mission Archéologie du delta du Mékong, EFEO et Institut des Sciences sociales de Hô Chi Minh Ville, 1998-2002).
- 29 Voir, par exemple, Vickery 1998 : 46.
- 30 Jacques 1985 : 3.
- 31 Sur la relation entre nomination et identité et sur les « naïvetés » véhiculées sur le sujet, voir les remarques éclairantes de Jean Bazin (1999 : 123) : « Le nom que je me donne est justement un pseudonyme et celui qu'on reconnaît généralement comme le 'mien', d'autres me l'ont donné ou transmis. Inversement, à supposer qu'on m'appelle ordinairement d'un nom qui n'est pas le 'mien', ce nom n'en définirait pas moins mon identité. La nomination n'est pas un énoncé qui relève de la vérité, ce n'est pas la constatation d'un état de fait. Si celui que j'interpelle se retourne, c'est qu'il 'répond' effectivement à ce nom ». A titre d'illustration, je signale cette hypothèse avancée par Gérard Diffloth, proposant de reconnaître dans l'ethnonyme « Khmer » une étymologie môn avec le sens de « marchand » (communication personnelle).
- 32 La contradiction entre le *Xin Tangshu* et le *Suishu* sur l'identité du souverain qui soumit le Funan n'est à mes yeux qu'apparente. L'historiographie récente a eu tendance à ne retenir du *Xin Tangshu* que le paragraphe sur le Zhenla et à ignorer celui sur le Funan. Or ce paragraphe précise bien que le Funan a subi les attaques du Zhenla à une période antérieure à 618 et que les ambassades funanaises vinrent « à nouveau » à la cour chinoise après cette date. Les attaques en question ne pouvant être le fait d'Īsānavarman (monté sur le trône vers 616-617), elles doivent être attribuées à son ou ses prédécesseurs. En d'autres termes, le *Xin Tangshu*, comme le *Suishu*, suggère que la conquête du Funan par Īsānavarman au début de la période 626-649 fait suite à celle menée par Citrasena quelques années plus tôt. L'hypothèse d'une relation conflictuelle sur le temps long entre le Funan et les territoires situés plus au nord est également suggérée par le *Tang Huiyao*, qui fait remonter l'expansion du Zhenla au second tiers du VI^e siècle : « Dans la période *ta-t'ong* (535-545), (le Tchen-la) réduisit pour la première fois le Fou-nan et occupa son territoire » (Pelliot 1904 : 388).
- 33 La place manque ici pour montrer toute la fragilité de l'hypothèse de Vickery. Elle tient en partie au fait qu'il n'a pas connaissance du contenu complet de l'inscription K 1150 (non publiée), en dehors des quelques indications livrées par Jacques (1986 : 79-80). Or cette inscription montre clairement que le gouvernement d'Āḍhyapura ne représente qu'une étape dans la carrière politique de Śivadatta, étape lors de laquelle il a pu avoir en charge le gouvernement de plusieurs autres *pura*. Sous le règne de Bhavavarman (638 ?-653 ?), Śivadatta ne gouvernait très probablement plus Āḍhyapura, mais avait la charge d'autres territoires localisés dans le nord-ouest du Cambodge (je remercie Claude Jacques de m'avoir transmis la transcription complète de K 1150 et une première traduction de cette inscription).
- 34 Une tentative similaire de rapprochement entre les inscriptions et les sources chinoises a été effectuée par Pierre Dupont dans le cadre de son étude sur la statuaire khmère (1955 : 87-88). Sans en partager toutes les conclusions, je rejoins toutefois celui-ci lorsqu'il retient l'hypothèse d'une conquête progressive du Funan.

- Parmi les données que Vickery passe sous silence, il faut également signaler la stance 5 de l'inscription K 53, qui débute ainsi : « Le roi Bhavavarman ayant pris le pouvoir avec énergie [svaśaktyākṛāntarājya] » (Barth 1885 : 69). L'expression employée n'est évidemment pas indifférente et révèle une certaine forme de discontinuité dans l'accession au pouvoir de Bhavavarman. Deux interprétations de cette stance ont été proposées. Pour Cœdès, à la suite de Pelliot, c'est là une allusion à la conquête du Funan par le Zhenla mentionnée dans le *Suishu* et le *Xin Tangshu* (Cœdès 1928 : 129 ; Pelliot 1903 : 301). Pour Jacques (1986 : 68), l'allusion serait tout autre : Bhavavarman aurait été obligé de conquérir son royaume car il n'avait droit à aucun territoire par naissance ; son père, Viravarman, aurait désigné comme prince héritier Mahendrarvarman, frère cadet de Bhavavarman. Cette interprétation n'est pas toutefois en contradiction avec l'hypothèse d'une conquête. Jacques n'exclut pas que Bhavavarman ait pu « arracher au 'Fou-nan' un territoire situé dans la province actuelle de Prei Veng » d'où provient l'inscription K 53, ni qu'une telle conquête ait pu être menée aussi sous le règne de Mahendrarvarman (1986 : 70). Vickery adopte une version en quelque sorte tronquée du récit proposé par Jacques (Vickery 1998 : 78). Il rapporte bien l'hypothèse de Mahendrarvarman succédant à son père, Viravarman, à la tête d'un royaume entre Stung Treng et Sambor (sur le Mékong), royaume que Mahendrarvarman étend provisoirement vers les régions au nord des Dangrek. Il retient également le récit d'un Bhavavarman parti conquérir son propre royaume plus vers le sud, entre Ta Phraya et Sambor Prei Kuk. Mais il omet toute éventualité de conquêtes par ces deux souverains pour des régions au sud de Sambor Prei Kuk, vers l'ancien territoire supposé du Funan.
- 35 Vickery 1998 : 376. La date de début de règne de Jayavarman (654) est ici donnée d'après une inscription récemment découverte dans la région de Vat Phu (communication personnelle de Claude Jacques).
- 36 Citons brièvement un exemple supposé illustrer le bien-fondé d'une telle approche aux yeux de Vickery : l'expression Śrī Koṅgavarman, qui apparaît dans une inscription du Phnom Bayang (dans le Sud du Cambodge), désignerait un « chef » local qui, en adjoignant un suffixe sanskrit à un nom môn-khmer ou austronésien, aurait souligné arbitrairement son statut « with an Indic façade » (Vickery 1998 : 180, 184). Vickery ne pouvait ici tomber plus mal. Dines Chandra Sircar a observé que des noms analogues se retrouvent dans les inscriptions sensiblement contemporaines du sud-ouest de l'Inde ; Koṅgavarman fut, en particulier, le fils du fondateur de la dynastie Kadamba (cité par Cœdès 1942 : 216). L'indication est intéressante car elle s'accorde avec d'autres éléments qui suggèrent de réévaluer l'importance de la côte ouest de l'Inde (dominée par les dynasties Kadamba et Cālukya) dans l'indianisation de l'Asie du sud-est.
- 37 Van Leur 1955 : 349, n. 37 ; Weber 2003 : 96.
- 38 *Wertrationalität* : rationalité « axiologique » ; *Zweckrationalität* : rationalité « instrumentale » (Boudon 2003 : 99-101, Weber 1995 : 55-57).
- 39 Sur la filiation entre Weber et Van Leur, voir notamment Kulke 1993b : 256 sqq.
- 40 L'expression est de P. Veyne (1983 : 32).

Références

- Annales*, 2002, « Approches de l'histoire (comptes rendus) », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 57 (1) : 203-244.
- ASSIER-ANDRIEU, Louis, 1996, *Le droit dans les sociétés humaines*, Paris, Nathan.
- ASSIER-ANDRIEU, Louis, 2001, « Penser le temps culturel du droit. Le destin anthropologique du concept de coutume », *L'Homme*, 160 : 67-89.
- BARTH, Auguste, 1885, *Inscriptions sanscrites du Cambodge*, Paris, Imprimerie Nationale.
- BAZIN, Jean, 1999, « A chacun son Bambara » in *Au cœur de l'ethnie : ethnie, tribalisme et État en Afrique*, Jean-Loup Amselle & Elikia M'Bokolo (éds.), Paris, La Découverte [2nd éd.].
- BENDA, Harry J., 1962, « The Structure of Southeast Asian History », *Journal of Southeast Asian History*, 3 (1) : 106-138.

- BOUDON, Raymond, 1996, *Le Juste et le vrai*, Paris, Fayard.
- BOUDON, Raymond, 2003, *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CHANDLER, David, 1999, « Review: Michael Vickery, *Society, Economics and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th-8th Centuries* », *Journal of the Siam Society*, 87 (1-2) : 129-130.
- CHRISTIE, Anthony H., 1979, « Lin-i, Fu-nan, Java », in *Early South East Asia, essays in archaeology, history and historical geography*, R.B. Smith & W. Watson (éds.), New York & Kuala Lumpur, Oxford University Press, pp. 281-287.
- CHRISTIE, Jan Wisseman, 1995, « State formation in Early Maritime Southeast Asia: A consideration of the theories and the data », *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, 151 (2) : 235-288.
- CCÈDÈS, George, 1928, « La tradition généalogique des premiers rois d'Angkor d'après les inscriptions de Yaśovarman et de Rājendravarman », *BEFEO*, 28 : 124-140.
- CCÈDÈS, George, 1937, « A new inscription from Fu-Nan », *Journal of the Greater India Society*, 4 : 117-121.
- CCÈDÈS, George, 1942, *Inscriptions du Cambodge*, vol. 2, Collection de textes et documents sur l'Indochine III, Hanoi, Ecole Française d'Extrême-Orient.
- CCÈDÈS, George, 1964, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, de Boccard.
- DAMAIS, Louis-Charles, 1960, « Études sino-indonésiennes. I. Quelques titres javanais de l'époque des Song », *BEFEO*, 50 (1) : 1-29.
- DAMAIS, Louis-Charles, 1964, « Etudes sino-indonésiennes. III. La transcription chinoise Ho-Ling comme désignation de Java », *BEFEO*, 52 (1) : 93-141.
- DUBS, Homer H., 1946, « The Reliability of Chinese Histories », *The Far Eastern Quarterly*, 6 (1) : 23-43.
- DUPONT, Pierre, 1955, *La statuaire préangkorienne*, Ascona, *Artibus Asiae* (Supplementum xv).
- ESCANDE, Yolaine, sous presse, « Introduction à la critique des sources chinoises anciennes sur le Pays Khmer », in *Les sources de l'histoire du pays khmer*, Symposium organisé par l'École Pratique des Hautes Études (Section des sciences historiques et philologiques) 28 juin-3 juillet 1993.
- JACQUES, Claude, 1979, « 'Funan', 'Zhenla': The Reality Concealed by These Chinese Views of Indochina », in *Early South East Asia, essays in archaeology, history and historical geography*, R.B. Smith & W. Watson (éds.), New York & Kuala Lumpur, Oxford University Press, pp. 371-379.
- JACQUES, Claude, 1985, « Cours 1984-85, Histoire pré-angkorienne du pays khmer », Paris, École Pratique des Hautes Études (IV^e Section). Dactylographié.
- JACQUES, Claude, 1986, « Le pays khmer avant Angkor », *Journal des Savants*, pp. 59-95 (janv.-sept.).
- KULKE, Hermann, 1990, « Indian Colonies, Indianization or Cultural Convergence? Reflections on the Changing Image of India's Role in South-East Asia », in *Onderzoek in Zuidoost-Azië: Agenda's voor de Jaren Negentig*, H. Schulte Nordholt (éd.), Leiden, Rijksuniversiteit te Leiden, Vakgroep Talen en Culturen van Zuidoost-Azië en Oceanië, pp. 8-32.
- KULKE, Hermann, 1993a, « *Kadātuan Śrīvijaya*. Empire or Kraton of Śrīvijaya? A reassessment of the epigraphical evidence », *BEFEO*, 80 : 159-181.
- KULKE, Hermann 1993b, *Kings and Cults. State Formation and Legitimation in India and Southeast Asia*, New Delhi, Manohar.
- LAMOUREUX, Christian, 1996, « De l'étrangeté à la différence : les relations des émissaires Song en pays Liao (XI^e siècle) », in *Récits de voyages asiatiques – genres, mentalités*, Claudine Salmon (éd.), Paris, EFEO (Études thématiques, 5), pp. 101-126.
- LEGGE, John D., 1992, « The writing of Southeast Asian History », in *The Cambridge History of South East Asia, volume one: From early times to c. 1800*, Nicolas Tarling (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, pp. 1-50.

- LEUR, Jacob Cornelis, van, 1955, *Indonesian Trade and Society. Essays in Asian Social and Economic History*, La Hague & Bandung, W. van Hoeve.
- MANGUIN, Pierre-Yves, 2000, « Les cités-États de l'Asie du Sud-Est côtière. De l'ancienneté et de la permanence des formes urbaines », *BEFEO*, 87 (1) : 151-182.
- MATHIEU, Rémi, 1994, « Postface », in *La Civilisation chinoise*, de Marcel Granet (1^{re} éd. 1929), Paris, Albin Michel, pp. 519-571.
- MUS, Paul, 1933, « L'Inde vue de l'Est. Cultes indiens et indigènes au Champa », *BEFEO*, 33 (1) : 367-410.
- NÉPOTE, Jacques, 1999, « Mythes de fondation et fonctionnement de l'ordre social dans la basse vallée du Mékong, accompagnés de considérations sur l'indianisation », *Péninsule*, 38 (1) : 33-64.
- PELLIOT, Paul, 1903, « Le Fou-nan », *BEFEO*, 3 : 248-303.
- PELLIOT, Paul, 1904, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle », *BEFEO*, 4 : 131-413.
- PELLIOT, Paul, 1923, « La théorie des quatre Fils du Ciel », *T'oung Pao*, 22 : 97-125.
- PORÉE-MASPÉRO, Eveline, 1962-69, *Étude sur les rites agraires des Cambodgiens*, Paris, Mouton, 3 vol.
- PULLEYBLANK, Edwin G., 1963, « The consonantal system of Old Chinese, Part II », *Asia Major*, 9 (2) : 206-265.
- RICCEUR, Paul, 1983, *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Ed. du Seuil.
- VANDERMEERSCH, Léon, 1994, « Vérité historique et langage de l'histoire en Chine », in *Études sinologiques*, Léon Vandermeersch (éd.), Paris, Presses Universitaires de France, pp. 319-329.
- VEYNE, Paul, 1978, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Ed. du Seuil.
- VEYNE, Paul, 1983, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Ed. du Seuil.
- VICKERY, Michael, 1986, « Some Remarks on Early State Formation in Cambodia », in *Southeast Asia in the 9th to 14th Centuries*, David G. Marr & A.C. Milner (éds.), Singapore & Canberra, Institute of Southeast Asian Studies & Research School of Pacific Studies, Australian National University, pp. 95-115.
- VICKERY, Michael, 1998, *Society, Economics and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th-8th Centuries*, Tokyo, The Toyo Bunko, Center for East Asian Cultural Studies for Unesco.
- VICKERY, Michael, 2000, « Cœdès' Histories of Cambodia », *Silpakorn University International Journal*, 1 (1) : 61-108.
- WANG GUNGWU, 1957, « Early Ming Relations with Southeast Asia: A background essay », in *The Chinese World Order. Traditional China's Foreign Relations*, John King Fairbank (éd.), Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, pp. 34-62.
- WANG GUNGWU, 1958, « The Nanhai Trade. A Study of the Early History of Chinese Trade in the South China Sea », *Journal of the Malayan Branch, Royal Asiatic Society*, 31 (2) : 1-135.
- WEBER, Max, 1995 [1971], *Économie et société 1. Les catégories de la sociologie*, trad. sous la direction de Jacques Chavy & Éric de Dampierre, Paris, Plon.
- WEBER, Max, 2003, *Hindouisme et Bouddhisme*, trad. par Isabelle Kalinowski & Roland Lardinois, Paris, Flammarion.
- WHEATLEY, Paul, 1961, *The Golden Khersonese: Studies in the historical geography of the Malay Peninsula before A.D. 1500*, Kuala Lumpur, Oxford University Press.
- WHEATLEY, Paul, 1983, *Nagara and Commandery: Origins of the Southeast Asian urban traditions*, Chicago, University of Chicago, Department of Geography, Research Paper No. 207-208.

WOLTERS, Oliver W., 1967, *Early Indonesian commerce: A study of the origins of Sri Vijaya*, Ithaca, NY, Cornell University Press.

WOLTERS, Oliver W., 1974, « North-Western Cambodia in the Seventh Century », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 37 (2) : 355-384.

WOLTERS, Oliver W., 1986, « Restudying Some Chinese Writings on Sriwijaya », *Indonesia*, 42 : 1-42.

WOLTERS, Oliver W., 1999, *History, Culture, and Region in Southeast Asian Perspectives*, Ithaca, NY, Cornell University, Southeast Asia Program Publications, 2nd rev. ed. [1st ed. 1982].

Résumé : le récent ouvrage de Michael Vickery, *Society, Economics and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th-8th Centuries*, le premier à traiter de façon systématique une période essentielle de l'histoire du Cambodge ancien, est appelé à faire date dans le paysage des études khmères. Le renouvellement théorique et méthodologique revendiqué par l'auteur n'est toutefois pas exempt d'un certain schématisme, en particulier lorsque celui-ci définit une hiérarchie des sources utiles à l'histoire du pays khmer, car le soupçon de principe porté sur les textes chinois le conduit à écarter une part importante de l'information transmise par ces textes. Le présent article, avant tout une tentative de réhabilitation des sources chinoises, a recours aux acquis de la critique sinologique moderne. Il veut montrer, au-delà du compte rendu des positions souvent tranchées de Vickery, comment le portrait parfois caricatural des sources chinoises révèle la part de culturalisme qui subsiste dans les notions manipulées par l'historiographie récente de l'Asie du sud-est pour rendre compte des regards croisés entre Asie du sud-est, Inde et Chine.

Ranking Historical Sources and the Culturalist Approach in the Historiography of Ancient Cambodia

Abstract: *Michael Vickery's recent Society, Economics and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th-8th Centuries, the first book to deal thoroughly with a key period of Ancient Cambodia, will remain as a fundamental contribution to Khmer studies. The methodological and theoretical renewal claimed by the author, however, is not free of some schematism, particularly when he ranks the sources for their value in reconstructing Khmer history. His prejudiced distrust of Chinese texts leads him to disregard a substantial part of the information that they can provide. The present article, resorting to modern sinological criticism, is mostly meant as an attempt to rehabilitate such Chinese sources. Beyond a critical assessment of Vickery's commonly rigid opinions, it shows how the repeatedly distorted portrayal of Chinese sources betrays the culturalist views lingering behind concepts in use in recent historiographic research on Southeast Asia to deal with cross representations of China, India, and Southeast Asia.*

Mots-clés : Asie du sud-est, Cambodge ancien, historiographie, sources historiques, culturalisme, sinocentrisme, indianisation.

Key-words: *Southeast Asia, ancient Cambodia, historiography, historical sources, culturalism, sinocentrism, Indianization.*